

LE MONDE ILLUSTRÉ

# ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 67

MONTREAL, 1er AOUT 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LE ROI EDOUARD VII SOUHAITANT LA BIENVENUE AU PRÉSIDENT LOUBET, À LA GARE DE VICTORIA

## ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION  
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.  
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance  
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Le monde a les yeux tournés vers Rome.

Cette attitude, qui n'est pas nouvelle pour les catholiques en temps ordinaire, a ceci de particulier, en ce moment, qu'elle est commune à tous les peuples civilisés, qui attendent avec anxiété que l'on annonce "urbi et orbi" que "nous avons un pape".

Qui sera pape ?

Le marquis de Castellane, fort au courant des affaires du monde religieux de Rome, a câblé à New-York une dépêche dans laquelle il résume la situation, et, comme les cardinaux sont actuellement réunis pour procéder à la grande opération, l'opinion de ce diplomate "in partibus" est intéressante à plus d'un point de vue :

"Il y a plusieurs cardinaux qui ne sont pas encore arrivés à Rome. La plupart ont envoyé leurs secrétaires en avant d'eux pour sonder le terrain avant l'ouverture du conclave.

"Les secrétaires sont eux-mêmes l'objet des attentions les plus délicates de la part des amis des divers candidats. Les nobles romains leur font des honneurs princiers et trouvent des prétextes pour leur offrir des présents. Des prélats à cheveux blancs visitent des secrétaires à la fleur de l'âge, comme s'ils étaient des oracles, dans l'espoir de rendre leurs maîtres favorables à leur candidat.

"Les nobles y mettraient encore plus d'enthousiasme si quelques-uns des cardinaux appartenant à des familles patriciennes avaient quelque chance d'être élus, mais il n'en est pas ainsi ; les cardinaux Macci et Della Volpe ne sont nullement mis en vedette.

"Il ne saurait plus être question de Gotti ; le cas de son frère fait tomber sa candidature.

Ceux qui sont dévoués à Rampolla n'ont qu'un seul candidat à présenter, dans le cas où Rampolla ne passerait pas lui-même ; et c'est Di Pietro. Comme Rampolla pressent l'insuccès de sa candidature, il travaille lui-même pour Di Pietro, qu'il aime tout particulièrement parce qu'il a fidèlement suivi à Madrid la politique du secrétaire d'Etat de Léon XIII, en sa qualité de nonce, Rampolla ayant occupé ce poste avant lui.

"Deux courants d'opinion dominent dans le Sacré Collège. Le premier est, d'élire un pape âgé, quelles que soient les dissensions existantes.

"L'autre, partagé par tous les cardinaux italiens, est de barrer le chemin à tout étranger.

"Un des partisans les plus dévoués de Rampolla, Ferrati, de Milan, aurait dit : "Léon XIII, en nommant Rampolla secrétaire d'Etat, a reconnu les talents diplomatiques ; cependant, il ne lui a guère donné l'occasion de les exercer."

"A la demande de Rampolla, un cardinal lombard favorise Di Pietro. Les perspectives de Serafino Vanutelli deviennent de plus en plus brillantes. Il est dans le moment le cardinal le plus formidable parmi tous les cardinaux appartenant aux ordres religieux.

"On le dit d'une piété exemplaire. Partout où il a agi comme nonce, en Allemagne, en Autriche et dans l'Amérique du Sud, il a laissé l'impression la plus favorable.

"La France ne s'opposera pas à son élection.

"Son frère, Vincent, lui fait visite tous les jours, habillé en simple prêtre et accompagné d'un serviteur seulement. Il est le seul cardinal qu'on ait vu ici à pied.

"Ses adversaires disent, faisant allusion à son frère :

"Nous ne voulons qu'un seul pape, et non pas deux."

"Son frère est un octogénaire savant, modeste et de manières distinguées.

"Capecelatro a été mis de côté à cause de ses relations d'amitié avec le gouvernement italien.

"Si Oreglia est élu, il prendra le nom de Pie X.

"Pour le moment, c'est Vanutelli, qui, selon tous les indices, occupe le premier rang parmi les candidats en vue."

◆◆◆ Trois passages de cette dépêche attirent l'attention.

"On semble avoir mis de côté le cardinal Gotti, "le cas" de son frère ayant fait tomber sa candidature."

Il paraît que le frère en question a fait un mauvais coup, mais je ne vois pas en quoi cela devrait atteindre le cardinal, qui n'est nullement responsable des fautes d'un membre de sa famille, et surtout dans une société essentiellement démocratique, comme l'Eglise, qui est la république la mieux organisée et la plus parfaite, dans laquelle le mérite personnel doit passer avant tout.

Mais il faut compter avec l'influence italienne qui domine dans le conclave.

"La noblesse italienne voudrait avoir un pape appartenant à une famille patricienne, et là encore on voit que l'on voudrait abandonner la ligne de conduite qui doit guider les cardinaux."

Un titre de noblesse quel qu'il soit ne peut passer avant un titre intellectuel ou moral.

"Enfin, beaucoup de membres du Sacré-Collège voudraient avoir un pape âgé."

Cette opinion a du bon et du mauvais. Elle peut être bonne si le choix n'est pas heureux, comme elle peut être regrettable si l'élu est un homme de premier ordre, comme l'était Léon XIII.

◆◆◆ Quoi qu'il arrive, tout le monde a hâte de sortir de la situation d'anxiété que nous subissons en ce moment, et surtout les parieurs.

Eh ! sans doute, les parieurs, car vous ne supposez pas qu'un aussi grave événement n'ait pas tenté les joueurs, toujours à l'affût d'un prétexte à paris.

Le jeu de la Bourse nous a habitués à parier sur toutes sortes de choses, sur la pluie et le beau temps, sur les courses, sur la récolte, sur le prix du charbon, sur la couleur d'une carte, sur le nombre de jours qu'un malade a encore à vivre, etc., etc., et voilà comment on en est arrivé à parier sur le nom du cardinal qui doit être élu pape.

C'est surtout en Angleterre et aux Etats-Unis, pays protestants, que l'on a parié les plus grosses sommes ; mais nous n'avons pas pu nous-mêmes résister à la tentation, et, jusque dans le petit village où je suis venu me réfugier, pour être loin des potins de la ville et des conversations sur la hausse ou la baisse des valeurs, je n'entends parler que de paris sur l'élection du successeur de Léon XIII.

D'aucuns parient même déjà aussi sur les probabilités d'élections d'un autre genre, mais c'est là un sujet tellement incandescent que je me garde bien d'y toucher, de peur de me brûler les doigts.

◆◆◆ J'ai fait dernièrement la connaissance d'une famille de l'île Maurice, établie depuis près de trois ans au Canada, famille remarquable au moral comme au physique.

L'île Maurice, petite île perdue dans l'océan, entre l'Afrique Australe et Madagascar, et qui n'est guère connue que par les amours de Paul et Virginie, si bien contés par Bernardin de Saint-Pierre, a lieu de nous intéresser, car, comme le Canada, c'est une ancienne colonie française, restée toute française de langue et de cœur.

Ce qui m'a surtout frappé chez les Mauritiens dont je vous parle, c'est la pureté de leur langage et de leur accent. En les entendant, on jurerait qu'ils arrivent directement de la France, dont ils sont cependant bien plus éloignés que nous et qu'ils n'ont jamais vue.

L'île Maurice, qui a un territoire dont l'étendue a à peine celle du quart de l'île d'Anticosti, a une population d'environ trois cent cinquante mille âmes, dont soixante mille appartiennent à la race blanche et le reste à différentes peuplades africaines et asiatiques. Ces soixante mille blancs sont pour la plupart des descendants de familles nobles françaises, et les Anglais, possesseurs de l'île, n'y comptent que pour un nombre insignifiant.

La langue française est la langue officielle, malgré les efforts tentés à plusieurs reprises pour la faire disparaître, et, là plus que partout ailleurs, les Français et les Anglais vivent complètement étrangers les uns aux autres.

La sympathie ne s'impose pas.

Comme je m'étonnais tout haut de l'excellence de son parler, une jolie Mauritienne s'exprima ainsi :

— Cette conservation de notre langue et de notre accent s'explique facilement par la supériorité de nos convents et de nos collèges, et, bien que la majorité de nos Soeurs et de nos professeurs soient nés dans l'île, nul ne se livre à l'enseignement avant d'avoir passé quelques années en France, d'où ils nous reviennent alors parfaitement outillés pour exercer leur profession.

Voilà un exemple qui pourrait être suivi avec avantage par plusieurs de nos maisons d'éducation, qui pèchent beaucoup sous ce rapport.

Inutile de dire que, dans cette île anglaise, le drapeau tricolore flotte sur plus de toits que l'Union-Jack.

La population mauritienne compte dans ses rangs une famille de Boucherville, nom essentiellement canadien, mais les renseignements que j'ai pu obtenir à son sujet sont très vagues et auraient besoin d'être contrôlés.

On m'a dit que le grand-père de M. de Boucherville, lors du traité de 1763, ne voulant pas devenir sujet britannique, serait allé s'établir à l'île Maurice, où il aurait fait souche. L'île était alors française, mais les fils de cet excellent Canadien ne devaient pas échapper à leur destinée, et en 1815, l'île Maurice passa sous pavillon anglais.

Un Bourbon, Louis XV, avait abandonné le Canada, un autre Bourbon, son fils, Louis XVIII, céda l'île Maurice à l'Angleterre. Ces dégénérés royaux se valaient.

Au point de vue physique, "mes" Mauritiens, purs sang français, sont admirablement constitués ; l'élément féminin est blond, aux traits distingués et à la tenue parfaite. Quant au sexe laid, l'aîné des fils, qui va avoir vingt et un ans, est un beau garçon de six pieds trois pouces, parfaitement proportionné, et ses frères ne le lui cèdent en rien.

Je vous reparlerai, un de ces jours, de cette île, dont la situation politique a tant de rapports avec la nôtre.

◆◆◆ On n'entend parler que de noyades.

Tous les ans c'est la même chose, me direz-vous. C'est vrai, mais s'il est difficile d'enseigner la prudence et surtout de la pratiquer, n'est-il pas possible d'instruire notre population sur les moyens à employer pour tenter de ramener la vie chez les malheureuses victimes que l'on retire de l'eau, et que l'on abandonne trop souvent à leur sort parce que l'on ne sait pas assez comment s'y prendre.

Je voudrais que l'on fit, chaque année, dans toutes les écoles, avant les vacances, un petit cours théorique et pratique sur les moyens de porter secours aux noyés.

J'ai préparé dans ce but une petite brochure, une simple compilation, que je vais proposer au gouvernement et au conseil de l'Instruction publique, pour être mise entre les mains des instituteurs et institutrices de la province.

Si nos gouvernants n'en veulent pas, j'en serai pour mes frais, mais ils auront tort.

LEON LEDIEU.

## PENSÉES

Cette vie est le berceau de l'autre.—JOUBERT.

\* \* \*

La bonté nous fait apprendre et oublier bien des choses. — MME SWETCHINE.

\* \* \*

L'artiste n'est jamais entièrement satisfait que de l'ouvrage qu'il va faire. — MEHUL.

\* \* \*

Ce n'est pas la fortune qui vient en dormant, c'est le terme. — EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

\* \* \*

La vie ressemble à une coupe d'eau limpide, qui se trouble à mesure qu'on la boit. — MME DE TENCIN.

LÉON XIII

À Sa Grandeur Monseigneur Bruchési

I

Au-dessus des grands flots amers de l'Océan,  
Environné de fleurs vivaces et fécondes,  
Sur un escarpement qui domine les ondes,  
Resplendit au soleil un érable géant.

Debout auprès des eaux comme une sentinelle,  
Il sourit au navire incliné sous le vent,  
Il berce un nid de mousse, et son arceau mouvant  
A l'oscillation de la main maternelle.

Il dresse dans la nue un front toujours serein,  
Et, plein d'âcres senteurs et d'enivrants murmures,  
Sous la brise embaumée agite des ramures  
Souples comme l'acier, fermes comme l'airain.

Dans un sol généreux il plonge sa racine ;  
Il exhale un parfum qui va jusqu'à l'éther ;  
Il ondoie et bruit comme le gouffre amer ;  
Il a la majesté de la mer, sa voisine.

Il a la majesté du blanc vieillard pensif  
Dont les jours orageux n'ont pu courber la tête.  
Depuis quatre cents ans il nargue la tempête,  
Il se rit des crachats du grand flot convulsif.

Son feuillage touffu, plein d'un suave arôme,  
Abrite le troupeau qui cherche le sommeil,  
Et le brun moissonneur, brûlé par le soleil,  
Vient rafraîchir son front à l'ombre de son dôme.

Son faite altier reçoit tous les rayons du ciel.  
Son flanc recèle un suc limpide et délectable,  
Et, sous le fer tranchant qui le blesse, l'érable,  
Aux premiers jours d'avril, verse des pleurs de [miel.]

L'érable a la bonté qu'apporte le grand âge :  
Aux hommes, aux brebis, aux oiseaux amoureux  
Il ouvre largement ses grands bras généreux,  
A la vipère même il donne son ombrage.

En vain le vent de mer le tord, en vain le gel  
Fait tomber, tous les ans, sa chevelure épaisse,  
Il garde sa fraîcheur, sa sève, sa jeunesse,  
Et l'arbre séculaire est un arbre immortel.

Le bras du temps, qui peut tout rompre et tout [dissoudre,  
Épargne ce géant, qui berce un nid d'oiseau.  
Il mourra cependant, comme l'humble roseau ;  
Il tombera frappé par la hache ou la foudre.

Il tombera, le torse encor plein de verdure.  
Sa chute formidable ébranlera la terre ;  
Et c'est couché, le front blanchi par la poussière,  
Que l'arbre apparaîtra dans toute sa grandeur.

Et l'oiseau n'ira plus gazouiller sous son dôme,  
Nul ne demandera de l'ombrage au titan ;  
Mais longtemps le pasteur au bord de l'Océan  
Croira voir ondoyer son glacieux fantôme.

II

Arbre majestueux et fort comme l'airain,  
Sur un sommet sacré qui domine le monde,  
Cette mer inconstante où s'égare la sonde,  
Un vieillard rayonnait d'un éclat souverain.

Il rayonnait au bord de l'onde universelle,  
Projetant un reflet céleste sur les flots,  
D'un regard inquiet suivant les matelots  
Sur le pont du navire où l'écume ruisselle.

Il dépassait les rois de son front génial,  
Rien ne le retenait à notre argile impure.  
Pour façonner son corps étrange, la nature  
Semblait avoir choisi le bronze et le cristal.

A tous les vents du ciel il jetait la semence  
Du droit, de la sagesse et de la vérité,  
Et ses enseignements avaient la majesté  
Des grands cieus étoilés et de la mer immense.

Il avait la vigueur de l'arbre altier et fier  
Dont le fauve ouragan ne peut ployer la cime,  
Et, cinq lustres durant, debout devant l'abîme,  
Il nargua les crachats des vagues de l'enfer.

Le saint vieillard savait conjurer les orages.  
Les fronts les plus altiers s'inclinaient sous sa [main.  
Le pèlerin croyait du vieil érable humain  
Sentir tomber sur lui le plus doux des ombrages.

Sa langue avait touché le charbon de l'autel,  
Qui fit frémir jadis la lèvre d'Isaïe,  
Et par son coeur ouvert la sainte Poésie  
De l'Hymette laissait à flots couler le miel.

Humble comme Jésus, grand comme Zoroastre,  
Serein dans la tempête et devant le tombeau,  
Au-dessus de son front il dressait un flambeau  
Versant sur l'univers l'éclat d'un nouvel astre.

Rien n'altérait son calme et sa virilité,  
Et l'âge vainement le fouettait de son aile.  
Sa tête, rajeunie à chaque aube nouvelle,  
Se nimbait des reflets de l'immortalité.

Il rayonnait toujours de sa chaleur première,  
Et nous semblait des ans désespérer l'effort.  
Il devait cependant succomber, et la mort  
Hier a terrassé le colosse-lumière.

Sa chute a fait frémir toute l'humanité ;  
Et c'est gisant au pied du vieux trône de Pierre  
Que le vieillard auguste apparaît à la terre  
Dans toute sa splendeur et sa sublimité.

Il est entré déjà dans l'éternel silence ;  
Nul ne le verra plus enseigner et bénir ;  
Mais de l'arbre tombé vivra le souvenir,  
Car sa grande ombre emplit le siècle qui com- [mence.

W. CHAPMAN.

Ottawa, 23 juillet 1903.

LE PRÉSIDENT LOUBET À LONDRES

Le voyage du président de la République française en Angleterre, du 6 au 9 juillet, s'est accompli dans les meilleures conditions. M. Loubet, accompagné de M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, a reçu d'Edouard VII, de la reine Alexandra, de la famille royale et de la population anglaise, l'accueil le plus cordial.

Le caractère et la portée de cet événement historique se trouvent précisés dans les termes des toasts échangés entre les deux chefs d'Etat, au dîner de gala du palais de Buckingham.

"J'ai l'espoir, a dit le roi, que nos deux pays conserveront toujours l'un vis-à-vis de l'autre les relations les plus intimes et l'amitié la plus profonde."

"La France, a répondu le Président, conserve précieusement le souvenir de la visite que vous avez faite à Paris. Je suis certain qu'elle aura les plus heureux effets et qu'elle servira hautement à maintenir et à resserrer encore davantage les relations qui existent entre les deux nations pour leur bien commun et la garantie de la paix du monde."

Il convient également de remarquer l'allocution très significative prononcée à la réception du Guildhall, par le lord-maire, se félicitant de la fin des "malentendus" qui ont pu diviser les deux grandes nations voisines, et la réponse de M. Loubet, s'associant aux vœux formés pour l'"entente cordiale" entre les deux peuples auxquels le sentiment de leurs "intérêts communs" doit inspirer l'esprit de conciliation qui servira la cause de l'humanité.

Dignes fils de la France et loyaux sujets britanniques, les Canadiens-français ont donc une double raison d'être fiers d'un rapprochement aussi sensible entre les deux grandes nations qui exercent le plus d'influence sur les destinées du monde.

L'"Album Universel" a cru intéresser vivement ses lecteurs en illustrant aujourd'hui sur son frontispice la rencontre mémorable du président Loubet et du roi Edouard VII, à Londres.

ÉPURONS NOTRE LANGUE

BOSS. — S'emploie à tort pour MAITRE. Ne dites pas : Voici le BOSS de l'administration civique. Dites plutôt : Voici le MAITRE de l'administration civique.

BOSSER. — Ce mot n'est pas français dans le sens de BOSSUER, BOSSELER. Au lieu de dire : Ces chaudières sont "bossées", dites, par exemple : Ces chaudières sont "bossuées".

BOUCANE. — Ne saurait remplacer à bon droit le mot français "fumée". Ne pas dire : La BOUCANE des manufactures est malsaine. Il faudrait dire : La "fumée" des manufactures est malsaine.

BOUETTE. — On n'a aucune raison sérieuse pour substituer ce mot au terme français BOUE. Ne dites donc pas : Les gamins se plaisent à jouer dans la BOUETTE. Vous pouvez dire : Les gamins se plaisent à jouer dans la BOUE.

BOUGRANT. — Que de fois n'avez-vous pas entendu ce qualificatif sur les lèvres de personnes irritées ! Ainsi, l'on dit : Ma montre a été volée, n'est-ce pas bougrant ? Il faudrait dire, par exemple : Ma montre a été volée, n'est-ce pas CHOQUANT ?

BOUGREMENT. — N'est pas français. Ce mot ne peut donc être substitué aux adverbes "extrêmement", "excessivement", etc. Au lieu de dire : La vie des campagnards est BOUGREMENT inactive, vous pouvez dire, par exemple : La vie des campagnards est FORT inactive.

LE FAUX CHANOINE ROSENBERG



Le faux chanoine Rosenberg

Nos lecteurs ont suivi dans les journaux les péripéties de l'odyssée, plutôt comique, du Père Robert Dorval, ce prêtre de nationalité canadienne, arrêté en Syrie, à Beyrouth, comme étant le fameux et introuvable Rosenberg, et amené en France pour y rendre compte à la justice des escroqueries de l'ancien chanoine prébendé. On s'était trompé : il fallut bien le reconnaître, après enquête, vérifications et confrontations décisives, faites au Palais. D'ailleurs, une simple comparaison entre la photographie du vrai Rosenberg et le présent portrait du faux Rosenberg permet de constater, à première vue, que celui-ci n'est nullement le sosie de celui-là. Quelle fut l'origine de l'erreur ? Comment put-elle se produire ? Cruelle énigme ! Points demeurés obscurs ! Quant au Père Dorval, en recouvrant la liberté et en quittant Paris, où il a été transporté "aux frais de la princesse" et fort congrûment hébergé, il est parti sans rancune à l'égard de ses "persécuteurs" et sans trop de regret de sa mésaventure. Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes, du moins à son gré, sinon au gré de la police et de la justice : elles auront peine à se consoler, l'une de s'être laissé bernier, l'autre d'avoir manqué un client sérieux.

Le journaliste américain, mettant son pardessus :

—Avouez que c'est dur ! Il manque dix lignes à la rubrique nécrologique et me voilà obligé de sortir tuer quelqu'un pour la compléter !

\* \* \*

Une dame à un bal, s'adressant à un fameux docteur, lui dit :

—Que faites-vous donc, monsieur le professeur, quand vous avez un rhume de cerveau ?

—Le professeur. — J'éternue, madame !

\* \* \*

—Comment, vous avez été à Munich et n'avez pas bu de la bière ? Permettez-moi de vous faire observer que c'est comme si vous aviez vu Naples et n'étiez pas mort après !

## LA COUPE GORDON-BENNETT

Pour la quatrième fois, vient d'être disputée la coupe offerte en 1899, par M. Gordon Bennett, pour constituer le prix unique d'une épreuve internationale et annuelle entre automobiles.

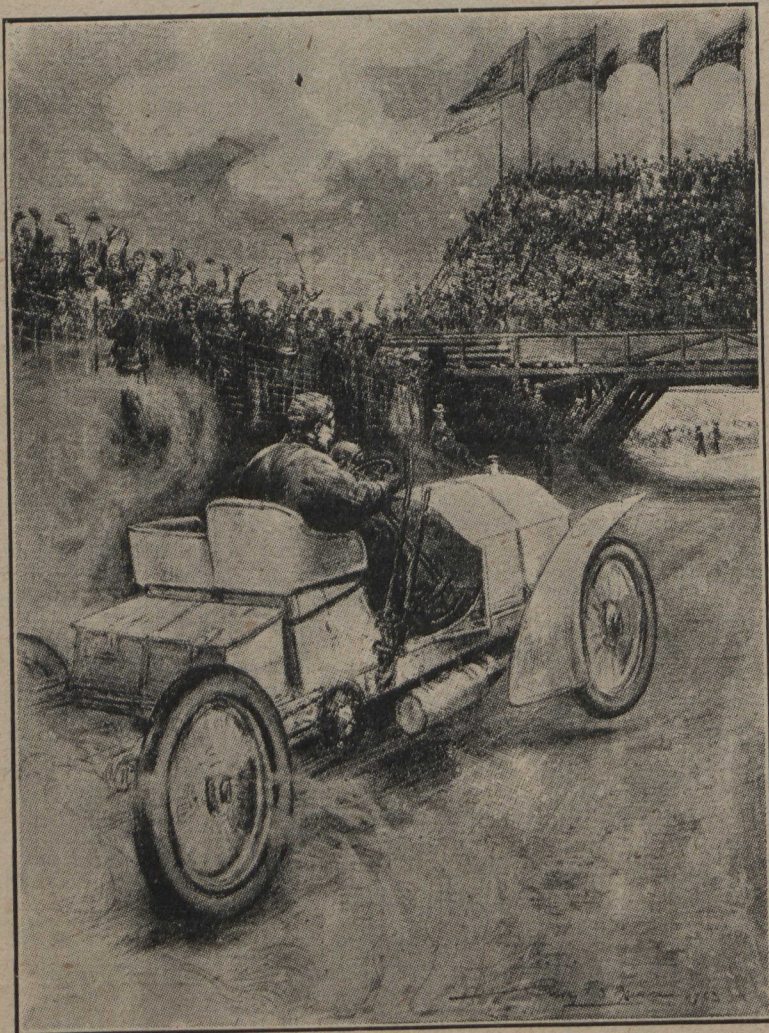
Gagnée en 1900 par le Français Charron, en 1901 par un autre Français, Girardot, elle était passée, en 1902, aux mains d'un Anglais, Edge. Cette fois, c'est un Belge, M. Jenatzy, montant une voiture "Mercedes", construite à Cannstadt (Wurtemberg), qui a remporté le trophée pour le compte de l'Allemagne.

L'épreuve se courait en Irlande, sur un trajet de 368 milles anglais, soit environ 600 kilomètres, en forme de huit. Partant de Ballyshannon, point situé entre Athy et Kilkullen, les concurrents redescendaient au sud vers Ballitore, Castle-Dumot, Carlow, remontaient sur Mageny, Athy, repassaient à leur point de départ, où ils fermaient la boucle inférieure du huit, pour filer cette fois sur Kilkullen, Kildare, Monasterevin, Stradbally, Ballynryan, Athy, fermant toujours à Ballyshannon, la seconde boucle. Il leur fallait recommencer trois fois cet itinéraire.

Les accidents qui se sont produits au moment de la course Paris-Madrid avaient fait redoubler, ici, de précautions pour sauvegarder au moins la vie des curieux. On avait, pour garder les routes, mobilisé 2,700 policemen, que lord Roberts lui-même avait passés en revue. Les routes, aux approches des points les plus intéressants du parcours, étaient encloses de barrières, et l'on avait, à Ballyshannon, pour permettre aux spectateurs de voir sans danger les monstres en pleine vitesse, édifié un véritable édifice, robuste pont de charpente supportant une énorme tribune.

Le parcours était d'ailleurs extrêmement dangereux, et les concurrents de Jenatzy, — ils étaient onze, Américains, Anglais, Allemands et Français, — ont été unanimes à déclarer que la victoire devait rester au plus follement intrépide d'entre eux.

Jenatzy, en somme, a effectué son parcours en 6 heures 39 minutes, déduction faite des espaces neutralisés. Sa vitesse moyenne est d'un peu moins de 85 milles. Mais il estime qu'à certains moments il a couru à 130, 140 milles à l'heure.



LA COUPE GORDON-BENNETT EN IRLANDE :—Arrivée de Jenatzy au pont-tribune, à Ballyshannon

## LES ÉCHECS

## LE CHAMPIONNAT DE LA PROVINCE DE QUÉBEC

L'Album Universel a l'avantage de publier, aujourd'hui, en primeur, le portrait de M. Clément, qui vient de remporter le championnat des joueurs d'échecs de la province de Québec, après une lutte des plus contestées.

Dans ce tournoi, M. Clément s'est révélé un joueur de premier ordre, ayant à lutter contre les plus forts joueurs des différents clubs de Montréal, principalement du "Montréal" et du "Westmount Chess Club", presque au complet.

Le club "Saint-Denis" n'avait que deux représentants, MM. Clément et Dubreuil.

M. l'avocat Short, qui détenait le championnat et la coupe, s'est vaillamment défendu, malgré son grand âge, mais il dut faire face à une phalange de jeunes qui lui causèrent des surprises. D'ailleurs, ne dit-on pas toujours dans le monde du sport : "Place aux jeunes" ?

M. Clément est l'un de ces jeunes travailleurs qui font honneur à notre nationalité, non-seulement comme champion du jeu d'échecs, mais encore par l'importante position qu'il a su se créer, grâce à son amour du travail et du devoir. On sait que M. Clément est le gérant de "La Cie Beaubien Produce and Milling", fonction qu'il remplit à la grande satisfaction de ses patrons.

Notre jeune vainqueur (à peine âgé de 27 ans), s'est livré à l'étude du jeu d'échecs depuis environ trois ans. Travailleur infatigable, il s'est vite créé une place parmi nos forts joueurs mont-réalais.

Lors du dernier tournoi du Club Saint-Denis, il est arrivé quatrième. C'était sa première bataille. Depuis, il a pris part aux différentes rencontres qui ont eu lieu entre nos trois cercles locaux, et toujours il a figuré avec honneur, se faisant remarquer par ceux qui voyaient en lui le futur champion d'aujourd'hui.

Cette victoire, nous étonne d'autant plus que M. Clément est le premier Canadien-français qui arrive à cette dignité.

Bravo ! Clément, et, au nom de tous, nous vous remercions d'avoir ainsi soutenu la renommée du Club Saint-Denis, et nous vous offrons nos plus sincères félicitations.

TRAVAUX D'ART  
FACILESPOUR PEINDRE SUR  
VERRE

Pour peindre sur verre, on emploie des couleurs vitrifiables, c'est-à-dire susceptibles de pénétrer le verre amolli par la cuisson, de faire corps avec lui et de devenir, ainsi, ineffaçables.

Le dessin, ne pouvant se faire sur le verre, sera fait sur un papier à décalquer que l'on collera derrière le verre que l'on désire décorer, ce que l'on aura pris soin de choisir "très pur" et "parfaitement propre". La moindre souillure nécessiterait de recommencer le travail.

Avant de coller le dessin derrière le verre, on fait le "fond" sur lequel on travaillera. Le verre étant placé dans une position horizontale, on étend dessus, à l'aide d'un gros pinceau, une couche de grisaille délayée dans l'eau, et l'on



M. CLÉMENT, champion des joueurs d'échecs de la province de Québec

égalise bien la teinte, en l'étendant également sur toutes les parties avec des brosses en crin. On laisse sécher ce fond (en conservant toujours au verre la position horizontale, qui le garantit de la poussière) ; puis, le fond étant bien sec, le dessin collé derrière le verre, et le verre placé de telle façon que la lumière le frappe par derrière et permette de bien distinguer le dessin à travers le fond de grisaille, on commence à peindre, en employant l'essence de térébenthine et l'essence de lavande, qui auront l'avantage de ne pas faire couler le fond de grisaille à l'eau. La partie sur laquelle on peint devra toujours être mouillée par l'essence de lavande ; mais il ne faudra pas remouiller une partie déjà travaillée, car l'essence effacerait les teintes. Le pinceau ne devra aussi contenir que peu d'essence, car, le verre étant placé dans une position presque verticale, l'essence entraînerait la couleur, si le pinceau n'était presque sec.

Les retouches se font toujours après une première cuisson ; le dépoli ou les raccords nécessitent aussi, quelquefois, plusieurs cuissons. Aussi, il ne faut pas oublier que chaque cuisson diminue l'intensité des grisailles.

La peinture au vinaigre est aussi un très bon procédé ; elle est d'une application très facile et elle permet d'obtenir plus de détails, de mieux finir le travail.

De même que dans la première méthode, on applique un fond de grisaille, mais d'une intensité au moins aussi grande que le ton le plus foncé du modèle. Ce fond étant bien sec, à l'aide d'une brosse très rude, on enlève la grisaille pour obtenir les clairs. Puis, on remet les demi-teintes et on dégrade les tons. On enlève la teinte à l'eau pour les parties tout à fait claires, et cette teinte à l'eau fait les demi-teintes. Puis, on fait les demi-teintes. Puis, on fait les ombres. Si l'on désire avoir un fond gris, on laisse le fond tel quel ; sinon, on enlève, tout autour du dessin, ce qui est de trop. Pour obtenir les blancs coupés nets, on se sert d'un morceau de bois pointu, et, pour les finesses, d'un faisceau d'aiguilles.

Un jeune voleur comparait en police correctionnelle. Et le président, paternel :

—Comment avez-vous pu, à votre âge ? Vous n'avez pas encore vingt ans !

—Que voulez-vous, monsieur le président, pas de travail, pas de domicile, toujours comme l'oiseau sur la branche !...

—Oh ! n'essayez pas d'égarer la justice... Quand un oiseau est sur une branche, il ne vole pas !...

## TROIS QUALITÉS

Entre tous les remèdes pour les affections de la gorge et des poumons, le BAUME RHUMAL est le plus simple, le plus efficace, le plus économique.

## Machine à oblitérer les Timbres-Poste

L'administration des postes britanniques a fait dernièrement, avec des machines d'origine américaine imaginées pour obtenir l'oblitération des timbres apposés sur les lettres, des expériences qui ont donné des résultats très satisfaisants. Elles prouvent une économie de temps considérables, et, en outre, elles impriment les cachets avec une netteté qui les rend beaucoup plus lisibles qu'ils ne l'étaient avec l'ancienne méthode d'oblitération. Le fait que l'impression oblitératrice est constituée de deux parties distinctes constitue en lui-même un grand avantage. A droite, se trouve une série de lignes ondulées qui oblitérent le timbre-poste ; à gauche, le timbre apposé par le bureau et portant le nom de la ville et l'indication de la date et de l'heure de la levée. Comme l'impression de ce dernier timbre est faite sur l'enveloppe et non sur la vignette, comme par l'ancienne méthode, elle n'est jamais illisible. Dans beaucoup de maisons de commerce, la lisibilité du timbre postal est de la plus grande importance : pour ces maisons, l'adoption universelle des machines américaines serait d'un grand secours. Cette innovation sera saluée également avec joie par les tribunaux, qui ont souvent à régler des litiges dans lesquels intervient comme preuve le timbre à date de la poste : celui-ci, par sa netteté, ne donnerait plus lieu à aucune contestation.

La machine elle-même est si ingénieusement composée que son mécanisme semble presque humain. Elle "mange" les lettres. C'est un spectacle vertigineux que de la voir dévorer 500 mises par minute.

A mesure que les lettres sont apportées par les postiers, elles sont jetées en tas sur une table longue et étroite placée sur le côté de la machine. Là, un grand nombre de trieurs sont constamment occupés à disposer rapidement ces lettres de telle sorte que les adresses soient la face en haut et tous les timbres à l'angle droit supérieur. Toutes celles qui sont trop grandes ou mal affranchies, sont mises à part pour être oblitérées suivant l'ancienne méthode.

A mesure que les lettres sont triées, elles sont recueillies, en paquet de cinquante ou lent à la fois, par un homme dont le soin est de veiller à ce que la machine soit toujours alimentée.

Un de nos dessins représente le mécanisme de l'oblitération. Les lettres sont rangées dans la division de gauche, tous les timbres se trouvant, autant que possible, dans la même position. Pour prendre cette photographie, toutes les lettres ont été enlevées, sauf quelques-unes, de façon que l'on puisse distinguer le mécanisme. Par le frottement des petites roues dont on aperçoit la tranche, à l'extrémité de la partie de gauche, les lettres sont glissées de la partie de gauche, les lettres sont glissées de l'une après l'autre dans la partie de droite, et pendant leur passage elles entrent en contact avec une roue minuscule tournant à grande vitesse, qui oblitére le timbre-poste. A chaque révolution, la roue prend une lettre et la chasse, oblitérée, dans la partie de droite. Là, les lettres oblitérées sont enlevées et transportées à la salle d'expédition.

Là, les lettres imparfaitement oblitérées sont mises à part pour être soumises de nouveau à l'oblitération. Il peut arriver que des lettres passent à travers la machine sans que les timbres soient touchés, quoique la lettre elle-même ait reçu une impression parfaite. Cela provient généralement, soit à ce que l'enveloppe soit d'une hauteur inusitée, soit de ce que le timbre a été opposé trop bas. La machine est mue par l'électricité et sa vitesse peut être réglée à volonté. En faisant des expériences de vitesse pour deux périodes d'une minute chacune, les résultats ont été respectivement de 420 et 478 lettres oblitérées. Au taux moyen de 450 lettres par minute, cela donne un total de 27,000 lettres par heure. — Or, donne un total de 27,000 lettres par heure. — Or, un opérateur expérimenté se servant du timbre Pearson-Hill, qui a été utilisé par les administrations postales depuis des années, ne peut oblitérer que 120 lettres par minute, ou 7,200 par heure. Quant à l'oblitération à la main, lorsqu'elle fournit 80 lettres par minute, elle est considérée comme un travail véritablement remarquable.

On voit, par ces détails, que le "Columbus", — c'est le nom de la nouvelle machine, — est appelé à révolutionner les conditions du travail, dans cette branche particulière des opérations postales. Cet appareil a été mis en service à Londres, en novembre dernier, et, pendant la recrudescence de travail occasionnée par les fêtes de Noël, il a rendu de grands services. De semblables machines sont employées aux Etats-Unis, depuis un certain nombre d'années déjà. Les vignettes d'oblitération sont disposées de telle sorte que, par l'introduction de chiffres et de lettres, elles deviennent une source précieuse d'informations de service pour l'administration.

S. G. GEFREY.

## HARMONIES DE LA NATURE

## L'ORAGE

L'été bat son plein, le soleil, arrivé au zénith, déverse sur nous ses flots de chaleur, il est maître absolu de la terre, il y surexcite la lumière et l'électricité, c'est-à-dire les agents supérieurs de la nature.

Arrêtons-nous donc à quelques points prédominants, afin de mieux comprendre le rôle respectif du soleil, de l'air et de l'eau.

Il est aisé de prévoir les grands phénomènes qui s'ensuivront.

A cette double action thermique et lumineuse, le soleil unit encore son action électrique. Or, l'électricité, qui stimule si puissamment les affinités chimiques, constitue surtout le phénomène de la foudre, phénomène formidable sans doute, mais nécessaire et bienfaisant. Ses signes précurseurs suffisent déjà pour impressionner plus ou moins tous les êtres. L'air tiède, immobile, étouffant,

cesse, c'est-à-dire que l'évaporation soit abondante et rapide, ce qui exige un soleil très actif.

Mais cette chaleur extrême pulvérise le sol, dessèche le ruisseau, appauvrit le lac, étiole la plante, fatigue les animaux, répand dans l'air des miasmes qui l'altèrent.

Eh bien ! l'orage va tout concilier avec profit, sans interrompre, pour ainsi dire, l'action solaire, c'est-à-dire sans que l'évolution physiologique éprouve sensiblement un point d'arrêt.

Voyez ! la foudre transforme le miasme en produits fertilisants, la pluie dissout et précipite ces produits, le vent les distribue par elle sur tous les points.

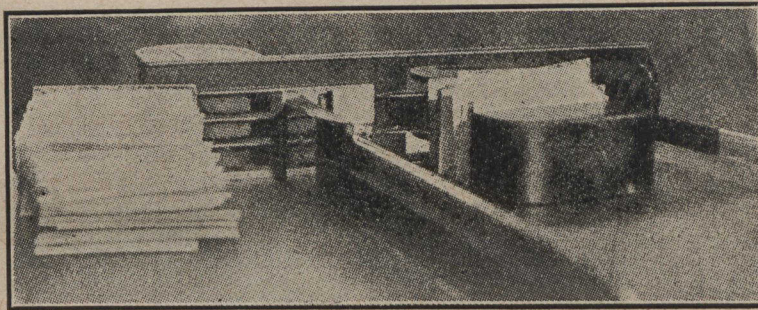
Aussitôt, le sol reprend sa consistance, le ruisseau son cours, le lac son niveau, la prairie sa verdure, la fleur son coloris, le papillon son vol, le rossignol sa voix ; l'homme, enfin, respire un air doux, pur et parfumé.

Remarquons aussi, dans le phénomène de la foudre, le merveilleux concours de l'air et de l'eau. Pour qu'il y ait étincelle, c'est-à-dire décharge électrique, il faut que deux corps d'électricités contraires soient en présence, mais isolés par un mauvais conducteur ; et, pour que cette étincelle soit intense, il faut que l'électricité, dans les deux corps, ait une assez forte tension.

Cette double condition se trouve admirablement réalisée d'une manière très simple. L'eau que la chaleur évapore est, par cela même, chargée d'une électricité, tandis qu'elle laisse dans le sol l'électricité contraire, et, comme la vapeur s'agglomère en nuage, l'atmosphère devient ainsi comme une batterie électrique d'autant plus puissante que le nuage est formé d'une infinité de petites bulles dont la surface totale présente un immense développement. Mais l'air, qui tient en suspension le nuage orageux, conduit mal l'électricité. C'est donc un corps isolant qui réunit de plus deux avantages ; car, invisible et mobile, il peut, sans faire obstacle à notre vue, transporter le nuage où la foudre doit agir.

Mais, aussitôt l'orage calmé, les éclairs deviennent plus rares et moins vifs, le tonnerre se tait, la pluie cesse, et voici qu'an sein de la nue, presque épuisée, apparaît un messenger consolateur, l'arc-en-ciel, qui, pavoisant son gracieux hémicycle, annonce que l'astre du jour rentre en possession de son empire.

BOREL DE LA PREVOSTIERE.



MACHINES À OBLITÉRER LES TIMBRES-POSTE.—Mécanisme de l'oblitération

semble appesanti par les nuages épais et bas qui assombrissent l'horizon. Ces nuages orageux prennent avec ordre la place que leur assignent leur état électrique et leur densité. Le silence se fait dans le bocage ainsi que dans les champs, l'homme, lui-même, éprouve de l'effroi. Averti par son instinct, le papillon s'esquive le premier, abandonnant la fleur, qui se ferme bien vite, comme si elle était prévenue, elle aussi, par un agent mystérieux. Tous les animaux, un à un, se retirent, consternés : l'ours regagne sa tanière, le cerf son gîte, le lapin son terrier, la brebis son étable, la poule sa basse-cour, la fauvette son nid, et le moineau son toit.

L'atmosphère, en effet, commence à s'agiter, la poussière se soulève en tourbillons, l'arbre frissonne dans toutes ses feuilles et, de la nue qui cache tout le ciel, se dégagent des lueurs intermittentes que suit chaque fois un murmure menaçant.

Enfin, la foudre déchire l'air avec fracas, la pluie tombe par torrents, suivie parfois de la grêle, et les éclairs, presque continus, semblent n'illuminer l'espace que pour mieux faire voir toute l'épaisseur des ténèbres.

Le tonnerre qu'ils produisent n'est, par lui-même, qu'un choc unique et sec, mais il se transforme, par l'effet des distances, en un roulement plus ou moins prolongé. Sous la violence du vent qu'irrite le brusque défaut d'équilibre, l'eau rugit dans ses abîmes, tandis que la terre, sous l'ébranlement électrique, frémit dans ses profondeurs.

N'oublions pas que cette tempête électrique est une des harmonies essentielles de l'été.

Voyez plutôt comme tout s'enchaîne et se tient. Pour que la maturation des grains s'effectue parfaitement, il faut que la sève s'y renouvelle sans

## VARIÉTÉS

—Ma tante, demande le petit Georges, est-ce que la religion garantit du froid ?

—Quelle drôle de question tu me poses-là, mignon !

—C'est que papa a dit l'autre jour, comme ça, que tu te servais de la religion comme manteau...

\* \* \*

Le duc de Wellington dit au commandant du régiment qui devait tenter la première attaque, extrêmement dangereuse, de Saint-Sébastien :

—Votre régiment est le premier de ce monde.

—En effet, répond l'officier, et il ne tardera pas à être aussi le premier dans l'autre.

\* \* \*

Le sujet inépuisable :

—Ainsi, votre belle-mère est morte dernièrement ? dit l'un.

—Oui, aux bains de mer, où elle venait de s'installer.

—Vous avez été à l'enterrement ?

—Oui, j'ai justement profité d'un train de plaisir !...

\* \* \*

M. le juge Aucode est allé chasser avec des amis. En route, un des chasseurs demande à un autre ce qu'il pense du juge.

—C'est l'homme le plus impartial que je connaisse, répond celui-ci.

—Il n'est pas question de cela, je vous parle au point de vue cynégétique.

—C'est bien ainsi que je l'entends... Quand il prend un fusil, il tire aussi bien sur un de ses compagnons que sur son chien ou que sur un lièvre.

## ESSAIS INÉDITS

### PITOUNE

Il est absolument inoffensif, doux comme un enfant. Ses plus grosses colères vont à peine jusqu'aux menaces.

Il erre, de village en village.

Tout le monde le connaît et le plaint ; il a partout une écuelle de soupe et un morceau de pain.

Seuls, les enfants, — qui ont pourtant plus de pitié que n'a dit le poète, — le turlupinent un peu.

Pitoune est un pauvre fou. Sa manie, très originale et très inoffensive, consiste à collectionner des morceaux de bois ouvrables, pour en faire des traîneaux.

Eté comme hiver, il tire toujours après lui deux ou trois de ces petits véhicules, chargés de bûchettes de bois blanc, ramassées un peu partout.

Cette caravane de traîneaux glissant dans la poussière blanche et torride, quelle discordance étrange, étrange comme l'état d'esprit du lamentable propriétaire de tout cet attirail.

A le voir passer, ainsi, robuste paysan, à l'air honnête, aux joues hâlées par le soleil, remorquant ses jouets d'enfant, on est pris d'une indéfinissable pitié.

Les enfants courent en riant, après lui, et, quelquefois, à son véritable et grand désespoir, lui subtilisent un morceau de bois, qui se fût transformé, entre ses mains habiles, en un pimpant traîneau.

Un heurt subit, un cahot ou même un pied malveillant renverse, quelquefois, aussi, traîneaux et bûches dans le chemin.

Et, alors, le vieil enfant prend un air si triste, si triste.

Je l'ai rencontré souvent. Mais, jamais sans une impression douloureuse.

Je ne sais trop pourquoi, Pitoune me rappelait malgré moi le mot fameux : "L'homme arrive au tombeau, traînant après lui la longue chaîne de ses espérances brisées."

A mon insu, une comparaison s'établissait peut-être, dans mon esprit, entre ces jouets, si laborieusement façonnés et si souvent renversés et perdus, entre cette ténacité à ne pas s'en départir et à en augmenter le nombre, et nos mécomptes à nous tous, nos déboires, notre infatigable courage à recommencer projets et entreprises, jusqu'à ce que vienne leur terme inévitable et définitif.

Ce pauvre Pitoune, il eût été bien étonné, — s'il eût pu s'étonner de quelque chose, — des réflexions qu'il m'inspirait.

ALFRED.

### AMOUR VRAI

Au détour d'un bosquet de sapins touffus se dressent les massives tourelles d'un antique manoir entouré de peupliers, mariant la fine dentelle de leurs cimes à l'azur d'un ciel transparent. Des lierres tapissent ses murs crenelés, semblant rattachés le présent au passé, et le jour baisse, baisse toujours, comme pour rendre plus mystérieux ce site enchanteur. Dans le parc, un couple silencieux glisse comme une ombre, emporté sur les ailes de l'amour, et foule d'un pied léger les violettes aux parfums discrets. Les lilas, au passage, leur mettent des baisers au front, tandis que les fleurs bordant les allées les caressent de leurs pétales veloutés. Comme ils s'aiment d'un amour vrai, leur bonheur est solide comme la vieille demeure qui l'abrite et le monde pour eux se limite à leur domaine.

I

C'était une décision bien arrêtée ! Je voyageai, s'était dit Jean Méry, voulant échapper à la triste solitude de l'antique manoir, dont il devenait l'unique héritier. Ces lieux, jadis si pleins de promesses, lui étaient d'un vide affreux depuis la mort de ses parents, et il espérait secouer dans l'agitation des places d'eau, la mélancolie qui l'obsédait.

Ayant laissé la garde de la demeure familiale à ses anciens domestiques, il visita successivement plusieurs endroits, et vint finalement se fixer à Tadousac. Là, au milieu d'une nature merveilleuse, il n'aurait qu'à se laisser vivre. Dès l'aurore, Méry longe la plage, assistant au réveil de cette nature sauvage, si étrangement belle, et se trouve un jour à l'entrée d'une immense prairie. Attiré par l'odorante fraîcheur qui s'en échappe, Jean y pénètre, ravi de voir les fleurettes sauvages humecter ses chaussures de leurs baisers parfumés, enchanté d'entendre les oiseaux le saluer de leurs concerts joyeux. Il aperçoit soudain, à travers la fougère, une forme humaine, une jeune fille se redresse aussitôt : sa taille dépasse les hautes herbes dont elle a le gracieux balancement. Sous le coup de la surprise, elle faillit échapper les fleurs qu'elle tenait dans son tablier, et mordillait, pour se donner contenance, les fins pétales d'une blanche marguerite. Jean s'empres- sa d'expliquer comment il était venu dans ces parages, puis, doucement :

— Vous aimez les fleurs, mademoiselle ?

Toute rougissante, elle avait répondu, quand il continua :

— Vous savez qu'elles ont un langage ?

Et, saisissant la marguerite mutilée que la jeune fille venait de laisser choir, il en effeuille lentement chaque pétale. Méry ne se doute guère que c'est l'histoire de sa propre vie qu'il vient d'effeuiller ainsi. La jeune fille a fini par s'intéresser à cet innocent manège, et rassurée, presque confiante, elle raconte à Jean Méry qu'ayant perdu sa mère très jeune, elle a voué un culte tout particulier à la Reine du ciel.

— Voilà pourquoï, ajoute-t-elle, je viens, quand le temps le permet, faire cette cueillette, que je dépose ensuite aux pieds de ma patronne.

— Vous vous amusez... ?

— Marie-Reine, monsieur.

Puis, saluant gracieusement, elle s'éloigna.

Jean, ébloui, se demande si ce n'est pas la nymphe de ces prairies qui vient de disparaître. Il veut se rappeler ses traits, mais tout se confond dans un ensemble charmant, tandis que ses lèvres murmurent le doux nom de Marie-Reine.

Le lendemain, Jean Méry se dirige de nouveau vers la prairie. S'il allait la revoir ! En effet, comme la veille, il la revit, entourée de ces fleurs, dont elle semblait la sœur aînée. Jean passe à côté d'elle, la salue respectueusement et fait mine de continuer sa route. La jeune fille lui répond par un si franc bonjour, que Jean, ravi, s'approche d'elle. Reine enlève les feuilles qui recouvrent un petit panier et lui montre les bluets qu'elle vient de cueillir.

— Comme ils doivent être bons ! fit Jean.

Vivement, elle lui offrit du bout des doigts ceux qu'elle considérait les plus beaux. Epris de ce naturel plein de gentillesse, Jean subissait le charme de cette nature exhubérante. De son côté, Reine comprit la douceur de l'amour qu'elle avait inspiré.

Bien des jours s'écoulèrent ainsi dans la plus douce intimité.

Maintenant, l'été touche à sa fin, les feuilles jaunies qui se détachent des peupliers voisins annoncent le prochain départ des touristes. Longtemps ils n'osèrent avouer l'effroi que leur causait l'idée de la séparation. Enfin, après toutes les réflexions qui accompagnent les grandes décisions, Jean prévint la jeune fille de ses intentions, lui disant qu'il irait, le lendemain même, obtenir le consentement de son père. La figure de Reine s'illumina de ce rayon qui ne peut tromper, témoignant la joie que lui apportait l'aveu si longtemps désiré.

Le père Préval, ayant remarqué les assiduités de l'étranger auprès de sa fille, s'informe à son sujet. Marie-Reine ayant répondu aux questions de son père, l'informe des intentions du jeune homme, employant toute sa diplomatie à faire ressortir les avantages qui résulteraient d'une telle alliance. Malheureusement, le vieillard avait une tout autre manière de voir.

— Ce serait la pire bêtise, disait-il ; fille de pé-

cheur, comme ta mère, tu épouseras un pêcheur.

Il oubliait que cette enfant avait toujours paru dépaycée dans ce milieu rustique.

Espérant fléchir l'autorité paternelle, Reine se fit suppliante :

— Vous n'avez donc pas remarqué, clama-t-elle, que sa démarche, quoique noble, n'a rien de hautain, ni combien ses grands yeux, tamisés de longs cils, redisent la beauté de son âme !

Le père, qui n'en voulait rien entendre, reprit que c'était un rêve de jeune fille, qui passerait.

— Je vais faire en sorte, ajouta-t-il, que cet étranger ne te tourne plus la tête, ma petite.

Le jour suivant, Jean Méry se dirigeait de nouveau vers l'humble maisonnette, qui, perdue dans un fouillis de verdure, dissimulait bien la douleur qu'elle renfermait.

Le père de Reine, l'ayant vu venir, alla à sa rencontre et lui annonça d'un ton grave que sa fille était tombée malade, la nuit précédente, d'un accès de fièvre, et que le médecin venait de lui dire qu'elle était atteinte de la petite vérole. Puis, essuyant une larme de sa main calleuse, il ajouta :

— Vous feriez bien de l'oublier, car elle n'aimera pas à paraître ainsi défigurée.

Foudroyé, Jean resta quelques instants cloué sur place, puis, sous le coup d'une décision subite, il salua et disparut dans la campagne. Les dernières paroles du pêcheur avaient fait surgir une idée de son cerveau en feu. Il se rappelait qu'un de ses compagnons de collège avait été frappé d'amaurose par l'abus des cigarettes.

— Je tâcherai, se dit-il, de lui épargner, par ce moyen, l'humiliation de paraître défigurée à mes yeux, et moi je conserverai intacte l'image de sa beauté ; telle je l'ai connue, telle elle demeurera dans mon esprit.

Jean marchait à pas pressés sur la route bordée d'aubépines ; toutes ces choses, qui l'entouraient et qui, l'instant d'avant, lui parlaient de bonheur, le faisaient terriblement souffrir à cette heure ! Il en voulait à la végétation d'être si luxuriante et reprochait à la brise de se faire si douce et si caressante ; tout semblait insulter à son malheur en lui rappelant la bien-aimée.

Un son étrange qui se fit entendre au loin attira son attention. On eût dit quelque chose de fêlé qui s'entrechoquait. Jean crut dans son délire que c'étaient les glas des jours heureux, qu'il ne reverrait plus ; il se demandait si ce n'étaient pas les battements de son cœur qui sonnaient faux, puisqu'il était brisé. Les larmes qui lui venaient aux yeux ne coulaient-elles pas de cette blessure ? Mais le bruit, se faisant de plus en plus distinct, il vit un troupeau de vaches, clochettes au cou, s'avancer sur la rive, et reconnut les sons monotones qui l'avaient plongé dans de si cruelles réflexions.

Plusieurs jours il resta confiné dans sa chambre, absorbant quotidiennement une énorme quantité de cigarettes. Entre la tourmente des eaux et le ciel étoilé flottait sa pensée. Parfois, des lames venaient se briser sur la grève avec des sanglots qui lui allaient droit au cœur. Dans ces plaintes venant de si loin mourir à ses pieds, il croyait reconnaître la voix de Reine !

Jean Méry finit par succomber au sommeil, mais il s'éveilla dès l'aube. Un sourire vague éclaira sa figure à l'instant. Si son voeu allait se réaliser ! Un garçon d'hôtel qui vint à passer put le convaincre qu'il était aveugle. Ce jour même, Méry se fit conduire chez le pêcheur Préval. Le père de Reine fut frappé d'étonnement en voyant ce jeune homme, qu'il avait connu si alerte, obligé de se faire guider. Mais quelle ne fut pas sa stupéfaction en apprenant ce qui s'était passé. Vaincu par tant d'héroïsme, Jean avoua sa supercherie et voulut expliquer sa conduite par des raisons qui, maintenant, tombaient d'elles-mêmes devant la générosité et la grandeur de l'amour de Jean.

Ayant obtenu la Reine de son cœur, après avoir suivi un court traitement, Méry put la revoir, plus belle peut-être, car elle lui parut plus chère après cette épreuve, qui était devenue la rançon de leur bonheur.

MARIETTE DE SAULNY.

Montréal, juillet 1903.

Ce que la vie a de meilleur, c'est ce qu'elle nous donne de je ne sais quoi qui n'est point en elle. Le réel nous sert à fabriquer un peu d'idéal.

ANATOLE FRANCE.

GLANURES AMUSANTES

GASCON ET MARSEILLAIS

GASCON. — Je saute si haut qu'il me faut au moins dix minutes pour revenir à terre.

MARSEILLAIS. — Et moi, je saute si haut que je m'ennuie en l'air.

GASCON. — Je cours si vite autour d'une table que je marche sur mes propres talons.

MARSEILLAIS. — Quand je cours, mon ange gardien n'est pas capable de me suivre.

GASCON. — Dans mon pays, il fait si chaud pendant l'été qu'on peut cuire un oeuf au soleil.

MARSEILLAIS. — Chez nous les poules les pondent tout cuits.

GASCON. — Je suis employé dans une maison de commerce si importante qu'il nous faut plus de mille francs d'encre par année.

MARSEILLAIS. — La belle affaire ! Nous économisons annuellement pour plus de mille francs d'encre en ne mettant pas les points sur les i.

GASCON. — Notre grand livre est si lourd qu'il faut quatre hommes pour le porter.

MARSEILLAIS. — Et le nôtre est si large que le patron prend une voiture pour aller du Doit à l'Avoir.

GASCON. — Mon pays est si fertile, quand on plante une allumette, six mois après on trouve un arbre.

MARSEILLAIS. — J'avais un jour planté un bouton dans le jardin de mon père, le lendemain il trouvait à la place un costume complet.

GASCON. — J'ai vu un navire dont le grand mat avait cinq cents pieds de diamètre.

MARSEILLAIS. — J'en ai vu un dont le grand mat était tellement gros, qu'un matelot qui avait entrepris, à la suite d'un pari, d'en faire le tour, n'est jamais revenu.

GASCON. — Je crois que vous exagérez légèrement.

L'ENCOMBREMENT MEDICAL

Une épidémie de petite vérole s'étant déclarée dans les tribus indiennes de l'Arizona, les Indiens, suivant leur coutume, ont sacrifié le médecin pour apaiser l'esprit du mal auquel est due la maladie.

Voilà un moyen simple de remédier à l'encombrement médical.

C'EST BIEN SIMPLE

—Ma jambe de bois me fait souffrir quelquefois, me disait un ami, qui a perdu une jambe dans un accident.

—Tu souffres en ce moment ? demandai-je.

—Oh ! non, pas en ce moment, puisque ma femme n'est pas là.

—Tiens ! fis-je, étonné, comment peut-il se faire que ta jambe de bois ne te fasse souffrir que lorsque ta femme est là ?

—Parce qu'elle me donne souvent des coups avec cette jambe de bois.

REGRETS



—Voyons, voyons... regrettez-vous vraiment d'avoir brisé cette chaise sur la tête de votre mari ?  
—Ah ! mon président, pour sûr !... une chaise toute neuve !

AU RESTAURANT

—Garçon, ces pommes de terre, dites nouvelles, datent certainement de l'année dernière.

—Mon Dieu, monsieur, il y a longtemps que l'Opéra est terminé, et bien des gens l'appellent encore le Nouvel Opéra.

EN NORMANDIE

—Comment vous appelez-vous ?

—Ma fine ! j'n'en sais rien !

—Comment appelez-vous votre mari ?

—Eh ben ! mon "houme" !

—Comment vous appelle-t-il ?

—Ma femme !

—Et vos voisins ?

—La "vouésine" !

MOT D'ENFANT

Bob, trois ans et demi, aperçoit au crépuscule mourant, en un ciel gris de perle, la lune à son premier quartier. Il se tourne, inquiet, vers son père :

—Oh ! papa, dit-il, regarde la lune qui est cassée !

EPATANT !



—J'ons écrit à mon fils pour savoir ce que je devons vendre, de mon pré, de ma maison, de ma ferme ou de mes vignes... Y doit me répondre aujourd'hui par le télégraphe...

LE GOSSE (caché dans les broussailles). — La ferme !...

—Quelle belle invention, tout de même, que le télégraphe ! Dire que j'entendons ça d'Québec !

PRUDENCE D'AVARE

M. Grippe-sou est marié à une femme un peu prodigue. Il se trouvait récemment dans son salon. On sonne, et la bonne introduit Mme Durand :

—Bonjour, monsieur, dit celle-ci ; est-ce que Mme Grippe-sou est sortie ?

—Non, non, elle est encore couchée.

—Comment, à cette heure-ci, mais il est onze heures.

—Je vous en supplie, dit Grippe-sou, ne la réveillez pas. Pendant qu'elle dort, elle ne dépense rien.

AU CAFE

—La suppression des courses d'automobiles ferait le plus grand tort au commerce...

—Vous fabriquez des automobiles ?

—Non, des jambes de bois.



—Vous voyez, not' cousin, j'sons pas seul, j'ons amené avec mé deux beaux cochons d'cheux nous que j'ons engraisés pour vous.

—A la bonne heure, à la bonne heure... Ca fait plaisir de retrouver de la famille !

LE TEMPS ADOUCIT TOUT

"La Belle Laurence", qui revenait de mers lointaines, entra toutes voiles dehors au port hospitalier.

Le vieil Yvon, ami du défunt contremaître, fut chargé d'annoncer la terrible nouvelle à la veuve.

Le procédé qu'il employa en cette démarche délicate vaut d'être connu.

—Bonjour, Madame Ballot, dit-il. Mathieu n'est-il pas ici ?

—Mathieu ! s'écrie la femme, surprise. Mon Mathieu ! Non, il n'est pas là ! Le navire serait-il arrivé ?

—Oui. Mathieu devrait être chez lui, à moins... à moins que quelque chose ne lui soit arrivé.

—Et qu'aurait-il pu lui arriver ? demande Madame Ballot, anxieuse.

—Bien des choses, répond le vieil Yvon avec délicatesse. Il peut être tombé à l'eau, il a pu avoir la fièvre jaune ou la peste, etc... Mais il y a une consolation, le père Boniface le répétait toujours : "Le temps adoucit tout".

—Que voulez-vous dire, Yvon ?

—Je veux dire que, s'il est arrivé quelque chose à Mathieu, vous ne souffrirez pas autant après plusieurs mois que vous le feriez si sa mort survenait maintenant.

—En effet, dit Mme Ballot. Quand j'ai perdu mon premier mari, j'ai pensé que je ne m'en consolerais jamais. Mais, comme vous le dites, au bout de quelques mois, je supportais ma peine plus facilement.

—Eh bien ! Madame Ballot, vous serez contente d'apprendre que voilà déjà quatre mois depuis que Mathieu est mort. Assurément, vous avez moins de chagrin que si vous l'aviez su au moment même.

CELA SUFFIT

Le président de la Société protectrice des animaux reçut un jour une demande pour une médaille de sauvetage, de la part d'un bon paysan.

—Et qu'avez-vous fait pour la mériter ? lui demanda-t-il.

—J'ai tué un loup, dit le postulant.

—Ah ! et qu'avait-il fait, ce loup ?

—Il venait de manger ma belle-mère.

—Alors, fit le président, vous êtes suffisamment récompensé comme cela.

LES "EVENEMENTS" DE SERBIE

—Ne trouvez vous pas que ces scènes de massacre nous reportent à cent ans en arrière ?

—Cent ans !... Dites... Milan !

FINALE

En Australie, un violoniste vient d'être pendu haut et court pour un meurtre qu'il a commis.

A ce propos, un journal de Sydney porte en manchette : "Morceau final du célèbre violoniste X... Exécution sur une seule corde."

## IDÉES EXCENTRIQUES ET INVENTIONS BURLESQUES

Quelles idées bizarres peuvent traverser un cerveau en travail, une imagination en quête de nouveauté, on ne saurait le soupçonner si l'on n'a parcouru la série des inventions que leurs auteurs ont proposées avec sérieux et conviction, qu'ils ont décrites avec minutie et pour lesquelles ils se sont empressés de prendre un brevet en règle. Passons donc en revue quelques-unes des plus bouffonnes ! Les amusants exemples que nous donnons ici prouveront que la réalité en ce genre dépasse tout ce qu'on pourrait supposer de plus extravagant, et imaginer de plus drôlatique.

\* \* \*

Supprimer les catastrophes, résoudre les problèmes jusqu'ici tenus pour insolubles, réaliser l'impossible..., ce serait si simple ! Ainsi pensent certains inventeurs. Et persuadés qu'ils sont méconnus, ils accusent l'humanité tout entière d'aveuglement et d'injustice. Aucune passion n'est plus absorbante que celle de l'inventeur : dominé tout entier par son idée, il est en proie à une espèce de hantise.

Que va-t-il sortir de là ? Une trouvaille sublime ou une fantaisie baroque ?

Car le génie de l'inventeur révolutionne le monde quand il conduit à l'établissement des voies ferrées, à la navigation à vapeur, à l'installation des câbles sous-marins, ou à la télégraphie sans fil ; mais à côté de ces inventions géniales, combien en est-il d'excentriques, d'absurdes, de burlesques ! Et les auteurs de ces dernières sont tellement convaincus de l'excellence de leur trouvaille que, par crainte de se voir dérober leur idée, ils la font soigneusement breveter ! C'est en feuilletant les registres où sont déposés et décrits les brevets d'invention qu'on trouve la liste de ces idées saugrenues. On voit alors quelles étranges conceptions peuvent passer par l'esprit d'hommes d'ailleurs intelligents.

Remarque curieuse ! Ce sont souvent les mêmes mobiles qui mettent en mouvement l'imagination du grand inventeur et celle de l'inventeur biscornu.

### ATTELAGES D'OISEAUX. EQUIPAGES DE POISSONS

Le plus impérieux de tous est le désir d'augmenter la puissance de l'homme sur la nature, de vaincre les éléments, d'accomplir ce qui a paru jusqu'alors dépasser les forces humaines.

Que n'a-t-on pas essayé pour résoudre le problème de la navigation aérienne !

L'inventeur maniaque y réfléchit à son tour, et, tout à coup, il se frappe le front : "Eureka !" Comment n'y avait-on pas pensé plus tôt ? Les oiseaux ont résolu pour leur compte le problème ; à notre tour, quoi de plus naturel que de nous faire traîner par eux à travers les airs ? Donc

attellez dix, vingt, mille oiseaux à une nacelle, comme on attelle des chevaux à une voiture. Rien de plus pratique.

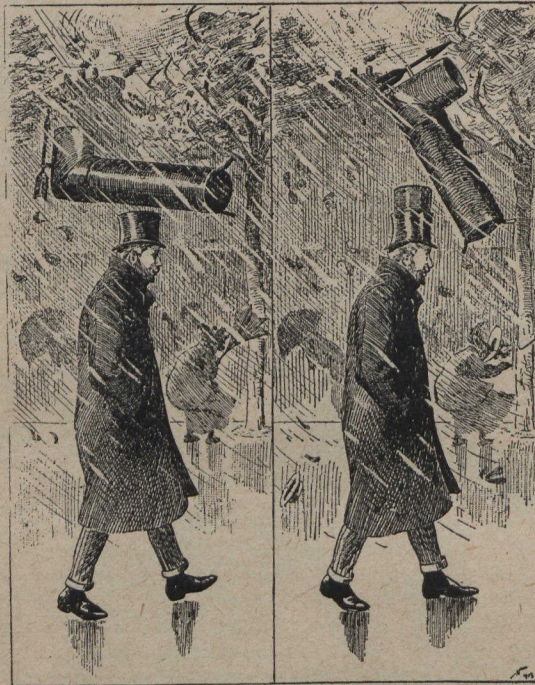
Telle est la solution que propose un inventeur hongrois, M. Bela de Seentmiklosy, de Budapest, dans le brevet qu'il se fit délivrer au ministère du commerce, le 20 mars 1894, et qui peut être consulté aux archives de la propriété industrielle du Conservatoire des Arts et métiers, sous la mention "Application de la force des oiseaux pour le transport des personnes et des marchandises."

L'appareil aérostatique de l'inventeur hongrois se compose d'une carcasse légère de bambou, aluminium ou autre matière appropriée, à laquelle est suspendue une nacelle. Sur cette carcasse, de forme hexagonale, sont tendus un certain nombre de filets, trois dans l'illustration jointe au brevet. C'est à ces surfaces en filet que sont attelés les oiseaux. A cette fin, les filets sont séparés l'un de l'autre par une distance suffisante, pour que les oiseaux conducteurs puissent voler sans se gêner, "se placer et se reposer sur le filet quand ils sont fatigués". L'inventeur ne nous dit pas ce qui arrivera si les oiseaux se sentent tous fatigués en même temps, alors que la machine volante plane à quelques centaines de pieds !...

D'ailleurs, pour la direction des ballons, on a trouvé mieux.

Dans un brevet du 7 octobre 1901, on propose de fixer "un canon chargé à un ballon : lorsque la déflagration se produira, le ballon sera entraîné dans le recul du canon." Le voyage aérien se fera, on le voit, à reculons et par bonds successifs.

Après les attelages d'oiseaux, les équipages de



ÉLÉGANCE ET SÉCURITÉ.— LE HAUT-DE-FORME PROTECTEUR

A New-York, où les maisons ont jusqu'à vingt-cinq étages, les chûtes de cheminées sont particulièrement dangereuses. Rien à craindre avec ce chapeau haut-de-forme dont le ressort en se détendant rejeterait tout objet qui l'aurait frappé.

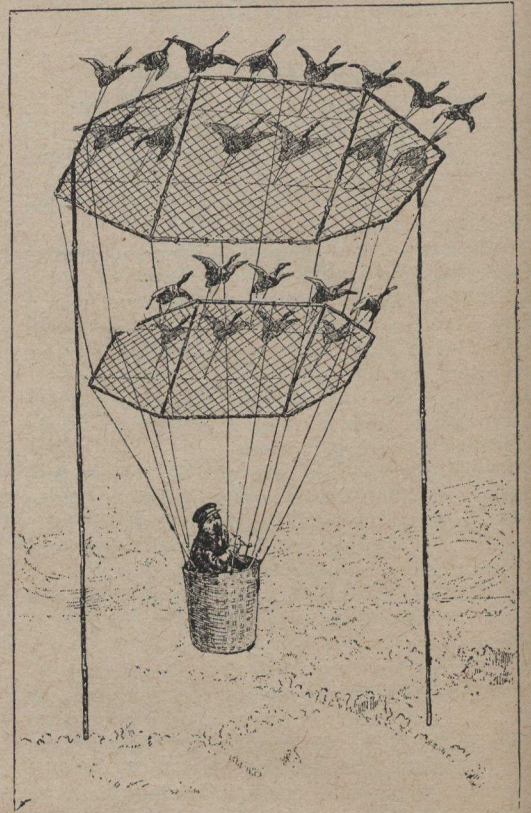
poissons. Quand, en 1803, Napoléon forma le camp de Boulogne, Quatremère d'Isjouvail, frère du savant Quatremère de Quincy, vint proposer au général Davout de passer le détroit par un procédé de son invention : c'était d'atteler aux péniches et aux chalands chargés des troupes françaises des "bandes de marsouins préalablement dressés". Davout fit arrêter l'infortuné inventeur.

Par bonheur, depuis lors les moeurs se sont adoucies, et c'est bien tranquillement qu'un successeur de Quatremère a pu se faire délivrer par le ministre du commerce un brevet pour "une application de la force des poissons de mer et d'eau douce, et de tous les autres animaux aquatiques, comme force motrice ou de locomotion, à de petits batelets destinés au sauvetage des naufragés, à des travaux utiles ou à des jeux d'agrément". Le croquis joint à la description montre un poisson d'aquarium attelé à un petit bateau dans lequel est assise une personne.

Il n'y a qu'une difficulté.

Comment s'y prendra-t-on pour atteler les poissons ?

Dans ce même ordre de la locomotion fantastique, il faut citer le projet de "Voitures Sahariennes". Ces voitures sont destinées à parcourir le



COMMENT UN INVENTEUR HONGROIS A RÉSOLU LE PROBLÈME DE LA NAVIGATION AÉRIENNE

Attelés à de filets où ils pourront au besoin venir se reposer, des oiseaux enlèveront la nacelle. Mais si, alors que la machine volante plane dans les airs, les conducteurs affaiblis se sentent tous fatigués ? C'est là une perspective que l'auteur de cette découverte, authentiquement brevetée, n'a pas envisagée.

Sahara, avec une vitesse comparable à celle d'un train express ! Elles seront très vastes, comprenant cuisines, soute pour l'eau fraîche et les vins, salles d'infirmerie, cabines pour voyageurs. C'est un navire sur roues. Et quelles roues ! elles ont 75 verges de hauteur sur 20 verges d'épaisseur. Aussi, l'inventeur les appelle-t-il des tambours roulants. Ces machines sont actionnées par l'air comprimé qui se rencontre au Sahara "sous la forme du "simoun" ou du "siroco", et qu'on peut recueillir à l'aide de pompes aspirantes pneumatiques".

### SEDUISANTE ALTERNATIVE. — DERAILLEMENT OU TELESCOPAGE. — UNE PLAISANTERIE MACABRE.

Un autre motif auquel obéit l'inventeur est le désir d'épargner à l'homme une part de ses souffrances et de le mettre à l'abri des accidents.

Quoi de plus terrible que les accidents de chemins de fer ? Comment empêcher, par exemple, deux trains de se rencontrer, de se "télescoper" ?

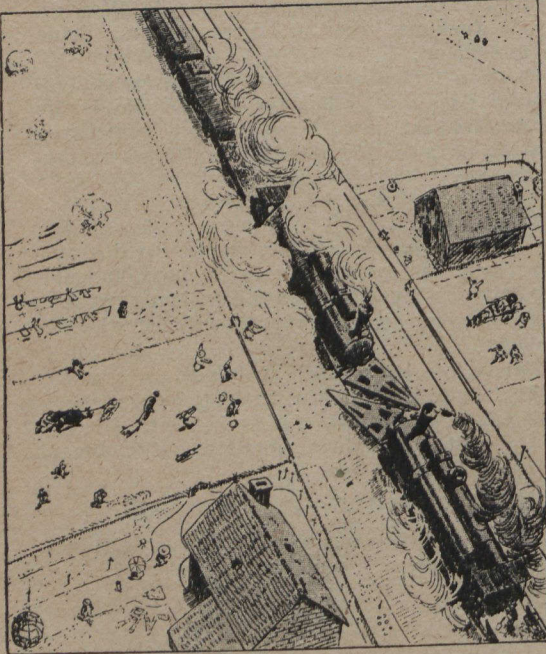
Il existe pour cela, au dire d'un inventeur américain, un moyen commode et radical : c'est de faire dérailler les wagons.

Puisque vous avez "déraillé", il est évident que vous ne serez pas télescopés.

Voici le système. A chaque locomotive — ou à chaque wagon de queue — est adapté un énorme éperon triangulaire, pouvant tourner, en cas de choc, sur l'une de ses faces extérieures, autour d'un axe. Si, par exemple, la face droite de l'éperon est frappée, il tourne à gauche, et vice versa. Deux trains se rencontrent-ils, les deux éperons entrent en collision par l'une ou l'autre de leurs deux faces ; le formidable choc qui en résulte fait dévier les éperons, chacun de son côté, et chaque train suit son éperon. Les deux trains déraillent donc, vont s'abîmer quelque part sur les côtés de la voie, quand il n'y a pas, bien entendu, de précipice béant pour les ensevelir, ce qui évite aussi le télescopage.

Vous me direz : peut-être n'y aura-t-il pas moins de jambes cassées et de crânes défoncés. C'est possible. Mais les trains ne se sont pas télescopés. Le but est atteint.

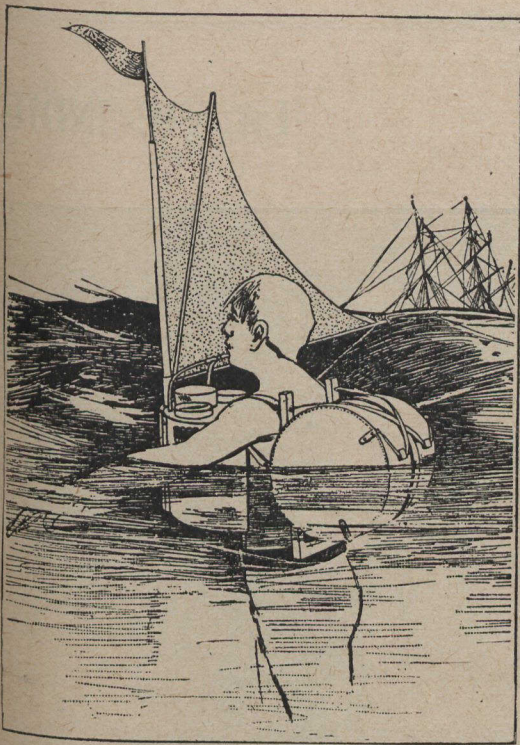
Cela fait songer à ce projet qui vit le jour après la catastrophe dite de Saint-Mandé, où, en 1891, tant de voyageurs trouvèrent la mort. Il consistait à adapter, à l'avant et à l'arrière des trains, "un plan incliné à roulettes" qui, partant du niveau des rails, aboutissait au sommet, soit de la locomotive, soit du dernier wagon. Ce plan incliné portait des rails de même écartement que la voie, et qui se poursuivaient tout le long du toit



DE CHARYBDE EN SCYLLA.—VAUT-IL MIEUX DÉRAILLER QUE D'ÊTRE TAMPONNÉ ?

Jusqu'ou peut aller l'extravagance de certains inventeurs ? Pour empêcher les trains de se télescoper, l'un d'eux n'a rien trouvé de mieux que de les faire dérailler, à l'aide de gigantesques "coins" mobiles adaptés à l'avant et à l'arrière de chacun d'eux.





UN NAUFRAGÉ QUI NE MANQUE DE RIEN

Grâce à cet appareil de sauvetage, on ne craindra plus d'affronter les tempêtes. Maintenu à la surface par un système de flotteurs, le naufragé a sous la main des provisions de bouche, et peut attendre sans impatience qu'un navire, attiré par son pavillon, vienne le recueillir.

du train. Que l'on suppose maintenant deux trains marchant à la rencontre l'un de l'autre : les deux locomotives s'approchent, elles vont se toucher, elles se touchent ; et, tranquillement, voici que l'une d'elles grimpe le long du fameux plan incliné, et qu'après elle grimpent les wagons, et que tout le train roule bientôt sur la plateforme supérieure, jusqu'à ce qu'il redescende tranquillement par le plan incliné du wagon de queue.

Le mémoire, communiqué par son auteur à l'Académie des sciences, fut renvoyé par la docte assemblée, dans sa séance du 7 septembre 1891, à l'examen d'une commission. Seulement, c'était une plaisanterie, — macabre il est vrai, — oeuvre d'un mystificateur devenu célèbre sous le nom de Lemice-Terrieux, autrement dit M. Paul Masson, ancien magistrat colonial.

Puisque les grandes souffrances mettent ainsi en mouvement l'imagination des inventeurs, aucune période ne devait exciter la fantaisie inventive autant que les tristes jours du siège de Paris en 1870. L'isolement, les déceptions, le désespoir, la misère même, avaient créé cette fièvre obsessionnelle dont tous les assiégés souffraient plus ou moins. Tel proposait sa "bombe faucheuse", qui se promenait au-dessus du sol, éclatant chaque fois qu'elle rencontrait un Prussien, sans que sa force explosive fût en rien diminuée. Tel autre sa "bombe funèbre" qui massacrait et enterrait en même temps ses victimes ! Avec le "doigt prussique", sorte de dé à coudre terminé par une dent pointue et pleine du terrible poison, on se précipiterait en masse sur l'ennemi, qui tomberait foudroyé comme sous les morsures de milliers de vipères. La "mitrailleuse à musique", sorte d'orgue de Barbarie, qui, moulant un air pacifique, démasquerait au bon moment l'engin de mort qu'elle cachait, et tant pis pour ceux qui se seraient laissés attirer par le chant de la sirène !

Un autre voulait utiliser à nouveau le feu grégeois, en usage au temps des Croisades. Un autre voulait enlever, au moyen d'un colossal aérostat, une masse de fer de dix millions de tonnes, champion monstrueux qu'on aurait laissé choir sur Versailles, anéantissant armée, ville, Bismarck, Guillaume et le futur empire allemand !

UN CHOIX D'EXTRAVAGANCES. — A QUI LE RECORD DE L'EXCENTRICITE ?

Enfin, l'inventeur invente bien souvent par besoin d'inventer, pour le plaisir, à propos de tout et de rien. Les moindres soucis de notre existence bouleversent son cerveau. Et cela ne date pas d'hier. Dangeau raconte dans son Journal que M. de Villayer, doyen des Conseils du Roi en 1690, avait imaginé un mode ingénieux et bizarre à la fois de connaître l'heure à un moment quelconque de la nuit. Il avait placé pour cela à portée de sa main une horloge à grand cadran dont

les heures étaient inscrites en creux. Dans la cavité formée par les chiffres, il avait, pour chaque heure, placé une épice différente. Voulait-il savoir l'heure, il promenait son doigt sur la petite aiguille, atteignait le chiffre, retirait son doigt, le portait à ses lèvres, et, par le goût de l'épice, reconnaissait le chiffre de l'heure. Même opération pour la grande aiguille des minutes.

Un même inventeur a imaginé les "vins concentrés" pour explorateurs, la "terre vierge", mélange qui reproduit la composition du sol végétal aux premiers temps du monde, et qui doit gratifier le cultivateur d'une végétation aussi exubérante que celle des âges géologiques, les "siphons à longue portée" pour transvaser les fleuves, la "bouteille-obus", ou procédé curieux pour transformer en quelques instants une inoffensive bouteille en un redoutable projectile, enfin, les "glissoires vitrifiées", pour transports extra-rapides : le long de ces glissoires, établies entre Paris et Lyon, Anvers et Marseille, colis et voyageurs fileaient avec la vitesse de l'éclair.

Il y a quelques années, on déposa au ministère de la guerre le projet d'une "baïonnette-parapluie en tissu caoutchouté". La baïonnette était celle du modèle 1886, mais l'innovation était dans le fourreau devenu un véritable parapluie dont l'étoffe se roulait sur elle-même, tout comme ceux que nous utilisons. Supposez que la pluie survienne, le soldat adapte sa baïonnette avec son fourreau à son fusil, ouvre son parapluie et, l'arme sur l'épaule, se trouve à l'abri.

Nous avons aussi le "chapeau-parapluie" qui, à la moindre annonce de mauvais temps, peut se déplier, s'étendre et former au-dessus de la tête une sorte de schapska polonais, assez large pour offrir un abri. S'il s'agit d'une dame, la face antérieure de la coiffure s'élargit en une sorte de véranda, en même temps qu'un voile protecteur et imperméable tombe sur les épaules. Puis c'est le "chapeau doucheur" : l'eau est emmagasinée dans une éponge placée au fond du chapeau, et quand on le place sur sa tête en appuyant, on reçoit une douche salutaire.

Soucieux de préserver l'existence des piétons, un inventeur américain ne préconisait-il pas récemment l'emploi d'un chapeau mettant son propriétaire à l'abri des chutes de moellons, nombreuses, paraît-il, aux alentours des maisons géantes de New-York, lorsqu'on élève leurs vingt-cinq étages ! Ce chapeau, haut de forme, bien entendu, était aménagé de façon qu'une brique tombant sur sa face supérieure déclenchait un fort ressort ; le fond du chapeau se soulevait avec violence et la brique était projetée à terre. Aristote n'avait pas prévu toutes ces belles choses dans son fameux chapitre des chapeaux !

C'est encore d'Amérique que nous vient le "parasol ventilateur" pour cycliste, le "plano suspendu", pour invalide qui ne peut quitter son lit, les ballons lumineux, qui emportent dans leur nacelle des foyers de lumière et les déversent sur une ville entière, supprimant becs de gaz et autres lampadaires.

Il y a mieux : c'est l'éclairage par les microbes. Un savant étranger a eu récemment l'idée de se servir des microbes pour l'éclairage. Certains microbes ont la propriété de devenir phosphorescents dans l'obscurité. On prend donc une

ampoule de verre, on y verse un bouillon de culture rempli des microbes en question, on ferme ensuite l'ampoule, qu'on adapte à un support. La nuit venue, elle répand une belle clarté bleuâtre, analogue à celle des lampes électriques à arc.

Que dire enfin de la "coiffure lumineuse à éclipses", due, celle-là, à un inventeur français, qui permet de faire ressortir en lettres de feu sur le chapeau des légendes ou des avis, et de les faire disparaître à volonté. Pour cela, il suffit d'accrocher au fond du chapeau, sur la paroi duquel sont mélangés des transparents de couleur, une lampe électrique que l'on allume ou que l'on éteint au

moyen d'une petite pile placée dans la poche...

Nous pourrions allonger à l'infini cette liste. Notons-y encore quelques inventions mirifiques dues à un médecin : le "bain de mer à domicile", la "plage roulante" et le "paquebot-plage".

Tout le monde ne peut pas aller aux bains de mer ; mais en revanche, avec la baignoire oscillante du docteur, tout le monde peut avoir la mer chez soi. Cette baignoire est conçue d'après les principes du "rocking-chair" ou fauteuil à bascule. Au moindre mouvement que lui imprime le baigneur, l'eau s'agite, et il a l'impression d'être entouré de vagues.

La plage roulante est une voiture où sont disposées des baignoires ; on fait rouler cette voiture sur un terrain accidenté, les cahots agitent l'eau de la baignoire, font des vagues et des tempêtes.

Mais le paquebot-plage dépasse tout ce qu'on peut concevoir. N'est-il pas vrai que, durant les longues traversées sur les paquebots, les passagers ne savent à quoi employer leur temps ? Quel service à leur rendre que de leur procurer toutes les distractions d'une plage à la mode ! Le docteur imagine donc un vaste bâtiment évidé en son milieu, de telle sorte que l'eau de la mer y pénètre. Le pont a ainsi l'aspect d'une piste autour d'un lac. Les passagers peuvent se baigner dans ce lac d'eau de mer, dont la profondeur, pour éviter les accidents, serait limitée à deux verges au plus par un fond métallique ajouré. Sur le pont, tout autour de l'eau, il y aurait un casino, des cabines, un restaurant, des jeux, de petits chevaux, toutes les attractions d'une plage.

On voit jusqu'où peut aller la fantaisie baroque des chercheurs de nouveau. Nous nous en sommes égayés sans remords ; hâtons-nous d'ajouter, cependant, qu'il ne faut pas médire sans réserve de ces inventions bizarres. Parmi elles, il peut s'en trouver qui ne sont bizarres qu'en apparence. Nous avons une tendance à nous moquer de tout ce qui est en dehors de l'ordinaire et qui nous surprend : il ne serait pas difficile de citer nombre d'inventions qui, après avoir provoqué la raillerie, ont été reconnues utiles et ont fait la fortune de leurs auteurs. Celui qui eut l'idée première de garnir de bouts de cuivre la chaussure des enfants gagna des millions. Les nouveaux systèmes pour enfiler les aiguilles apparaissent à maintes reprises dans les pages du bulletin des brevets.

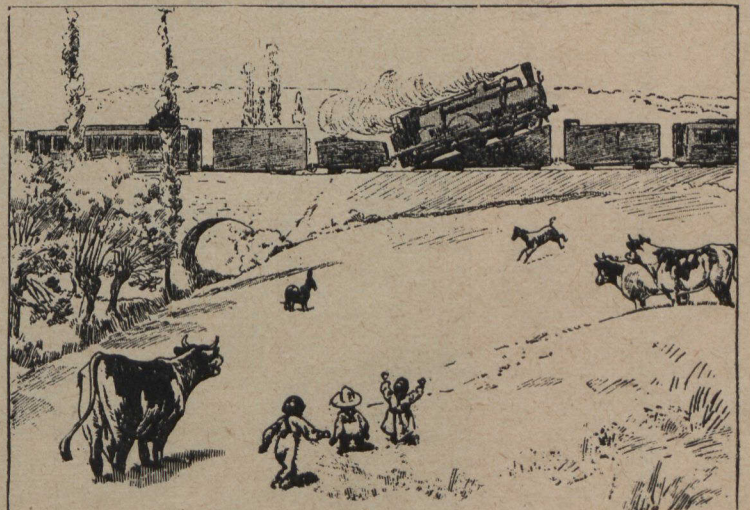
Chercheurs aux idées excentriques, inventeurs aux rêves extravagants et aux conceptions saugrenues, tous voient au bout de leurs peines la gloire rayonner pour eux et la fortune leur sourire, la main pleine d'or. C'est là le secret de leur ténacité, de leur génie ou de leur folie. Et c'est pour cela que la race des novateurs et des rêveurs ne s'éteindra jamais.

A Londres.

— Si la guerre continue, on va manquer de métal.

— Pour faire des canons pour les hommes.

— Non, pour faire des médailles pour les officiers.



PLUS DE CATASTROPHES DE CHEMINS DE FER ! — UN INGÉNIEUR MOYEN D'ÉVITER LES TAMPONNEMENTS

Pour éviter la collision de deux trains ne suffirait-il pas d'adapter au fourgon de queue un plan incliné muni de rails se prolongeant sur le toit des wagons ? Les trains monteraient ainsi l'un sur l'autre au lieu de se tlescoquer. Inutile de dire que l'inventeur de ce système aussi ingénieux qu'infaillible n'était autre que Lemice-Terrieux, le célèbre mystificateur.



UNE CHARGE DE FOURRURES TRAINÉE PAR DES CHIENS



INDIENNES TIRANT LEURS FILETS

LA VILLE AU LAC WINNIPEG



UNE PECHE ABONDANTE



RETOUR D'UNE EXPEDITION DE CHASSE ET DE PECHE

## JORIS

Le soir commençait à tomber sur la petite ville de Haarlem. On était au printemps, et la senteur enivrante des jacinthes, des tulipes et des lis emplissait l'air de la gracieuse ville, que l'on n'aurait cru habitée que par des gens heureux.

Il n'en était pas ainsi, cependant, car, du mont-de-piété, où bien des misères se succédaient sans cesse, un homme d'une quarantaine d'années sortait. Il se nommait Joris. A ses habits qui, malgré ses usures, gardaient une certaine élégance, à sa démarche, à son maintien, on devinait qu'il avait connu des jours meilleurs.

Il s'était arrêté à la devanture de la banque Bartens et contemplait les liasses de banknotes, de billets de toutes les couleurs et de toutes les formes, de même que les corbeilles pleines de pièces d'or aux effigies diverses qui remplissaient la vitrine. C'était plus la curiosité qu'un sentiment d'envie qui l'avait fait s'arrêter, et, pourtant, il ne pouvait s'empêcher de supputer ce qu'une pincée de ces pièces d'or, ce qu'un seul de ces billets amènerait de bien-être et de joie chez lui. C'est que, en effet, il venait de recevoir 6 francs, qu'on lui avait prêtés sur l'anneau d'or de son mariage, sa dernière ressource.

En même temps que lui, un autre homme s'était arrêté devant la banque Bartens, mais celui-ci, mis avec élégance et qui semblait étranger à la ville, n'était pas absorbé dans la contemplation des banknotes. Il arpenta fiévreusement le trottoir et, de temps en temps, il s'approchait de la porte comme disposé à entrer dans l'intérieur de la banque, mais, à chaque fois, il hésitait et reprenait sa marche de long en large sur le trottoir.

Joris allait continuer son chemin quand l'étranger, semblant prendre une résolution, s'avança vers lui et lui dit :

— Mon brave, voudriez-vous me rendre un service ?

— Avec le plus grand plaisir, si cela est en mon pouvoir, répondit Joris.

— Oh ! rien de bien difficile. Remettre ce paquet au chef de la maison Bartens.

— Vous voulez dire à la banque Bartens ?

— Oui, mais à M. Bartens même.

— Mais que ne le remettez-vous vous-même, puisque nous sommes en face de la banque ?

— Des raisons intimes qu'il m'est impossible de vous indiquer m'empêchent de remettre ce paquet moi-même.

— Eh bien, soit, donnez donc.

— Encore une fois, je vous en prie, ne remettez ce paquet qu'entre les mains de M. Bartens.

En même temps qu'il lui disait cela, l'étranger glissait dans la main de Joris une pièce d'argent. Au geste de refus que fit Joris, l'étranger lui dit : "Prenez, je vous en prie, vous avez certainement des enfants : achetez-leur quelque chose en souvenir de moi"

Joris se dirigea vivement vers la banque, et, après être entré, demanda qu'on le conduisît auprès du chef de la maison.

Il n'y parvint pas sans peine, car, à ses habits usés, les employés, craignant de voir en lui un solliciteur, hésitaient à le conduire dans le bureau du patron. Ils savaient, en effet, que ce dernier ne leur pardonnerait pas d'avoir été dérangé, mais, devant l'insistance de Joris, un d'eux l'y conduisit.

Dans un cabinet luxueusement meublé, le banquier, assis devant son bureau, accueillit Joris par un brusque :

— Que demandez-vous ? Que voulez-vous ?

— Remettre à vous-même ce paquet.

— Qui vous envoie ?

— Je l'ignore.

— Comment, vous l'ignorez ?

— Oui. Un étranger m'a chargé tout à l'heure de vous remettre ceci ; il m'a prié de ne le remettre qu'à vous : c'est pourquoi j'ai insisté pour être introduit auprès de vous. Je ne sais rien de plus.

A ce moment, et comme il tendait le paquet au banquier, Joris aperçut l'étranger qui, du dehors, le regardait à travers les vitres de la fenêtre du cabinet.

M. Bartens, après avoir examiné le paquet, mais sans l'ouvrir, le tendit à Joris et lui dit :

— Je ne doute pas de ce que vous dites, mais je n'accepte jamais quoi que ce soit me venant d'une source anonyme. Reprenez donc ce paquet et rap- portez-le à la personne qui vous l'a remis.

Joris était bien embarrassé en quittant le banquier, néanmoins, il avait l'espoir de retrouver l'étranger, aussi son embarras redoubla lorsqu'il aperçut que celui-ci avait disparu.

Il reprit donc la route de son logis, bien décidé à demander conseil à sa femme au sujet du dépôt forcé dont il était chargé.

Dans une pauvre mansarde, au sixième, sa femme et son enfant attendaient.

— Que tu as donc été longtemps ! Que rapportes-tu ? lui demanda sa femme.

Joris mit d'abord sur la table les 6 francs qu'on lui avait remis au mont-de-piété, puis ensuite la pièce d'argent que lui avait donnée l'étranger, et il raconta à sa femme l'aventure que nous venons de relater.

— Que me conseilles-tu ? lui dit-il. Je crois que je dois porter ce paquet au commissaire de police.

— Certainement, lui dit sa femme, mais il est trop tard pour le faire ce soir, et que ne regardes-tu à l'intérieur du paquet. Peut-être y trouveras-tu l'adresse et le nom de la personne qui te l'a remis.

— C'est juste, dit Joris.

Ils se mirent donc à déplier le paquet, et, après avoir enlevé le journal qui l'enveloppait, ils furent tout surpris d'y trouver un portefeuille.

Mais ils furent encore bien plus surpris quand ils s'aperçurent que le portefeuille était rempli de



Mais ils furent encore bien plus surpris quand ils s'aperçurent que le portefeuille était rempli de billets de banque

billets de banque. Ils en comptèrent soixante de chacun mille francs.

Joris et sa femme se regardèrent l'espace d'une seconde, mais l'hésitation de celui-là ne fut pas longue :

— Maintenant, dit-il, je puis retourner à la banque. M. Bartens n'a pas accepté mon paquet, ne sachant pas ce qu'il contenait ; mais, à présent, je suis bien certain qu'il ne le refusera pas. Demain matin, je le lui rapporterai et j'en serai débarrassé.

Le lendemain, il se rendit donc de très bonne heure à la banque Bartens et pénétra directement dans le cabinet du banquier.

Celui-ci semblait soucieux et, par deux fois, Joris le vit lire la lettre qu'il tenait à la main :

Voici ce qu'il lisait :

" Monsieur,

" Quinze années ont passé depuis le jour où vous vous aperceviez qu'un de vos employés en qui vous aviez toute confiance vous trompait, vous volait. Celui-ci, ayant imité votre signature, avait détourné une somme importante. Vous aviez décidé de le faire arrêter.

" Cet employé, c'était moi. Malgré la police, à laquelle je parvins à échapper, je m'embarquai pour l'Amérique.

" Là, l'expiation de mon crime commença. Je perdais d'abord l'argent que je vous avais dérobé. J'ai souffert, j'ai enduré mille maux plus terribles que la prison ou la mort. Pendant dix ans, j'ai vécu en paria, souffrant du froid et de la faim bien souvent.

" Après ce temps, et pendant les cinq années qui précèdent, la chance m'a enfin souri. J'ai travaillé avec l'espoir de pouvoir un jour racheter la

fauté que j'avais commise. Le ciel a écouté la prière que je lui adressais chaque jour, et j'ai pu réaliser une petite fortune.

" De retour ici, j'ai voulu vous remettre la somme que je vous avais prise, avec les intérêts de cette somme. Je voulais vous la remettre moi-même, mais la honte m'a retenu, et je me suis décidé à vous faire remettre, par un brave homme rencontré devant votre porte, un paquet dont il ignorait le contenu, et renfermait la somme de 60,000 francs.

" J'ai guetté par votre fenêtre à ce que cette somme vous soit remise, et maintenant que j'en ai la certitude, permettez-moi de vous demander humblement pardon..."

Le banquier en était arrivé là de sa lecture, quand, levant les yeux, il aperçut Joris debout devant lui.

— Monsieur, commença Joris...

— Oui, je sais, c'est vous qui étiez là, hier soir, que voulez-vous encore ?

— Voilà, Monsieur. Rentré chez moi, après avoir cherché en vain la personne qui m'avait remis le paquet, je défis celui-ci, pensant y trouver, soit le nom, soit l'adresse de son propriétaire. J'y ai trouvé 60,000 francs, que je vous apporte, persuadé que vous ne les refuserez pas. Tenez ! les voilà, veuillez compter, je vous prie.

M. Bartens enveloppa d'un regard Joris, puis il se mit à compter les billets pendant qu'en même temps il réfléchissait.

Brusquement, il dit à Joris :

— Le compte y est. C'est bien.

Joris fut un moment sans bouger, tellement fut grande sa surprise, car il avait espéré que le banquier lui saurait gré de son honnêteté et l'en aurait remercié. Mais, après quelques minutes de réflexion, il ne fit rien paraître de son étonnement, et ce fut le plus poliment du monde qu'il se retira.

Cependant, M. Bartens n'était pas homme à ne pas apprécier l'acte qu'il venait d'accomplir. Il fit appeler un de ses commis et lui donna l'ordre de suivre Joris jusqu'à son domicile.

Au retour de son employé, lui-même s'y rendit. Là, il trouva Joris et sa femme, qui ne purent cacher l'étonnement que produisait sa venue.

— Je viens, dit M. Bartens, vous demander quelques explications complémentaires au sujet de la remise que vous m'avez faite tout à l'heure.

Joris lui répéta mot à mot la conversation qu'il avait eue avec l'étranger, ajoutant qu'il ne savait rien de plus que ce qu'il lui avait déjà dit.

Pendant qu'il parlait, le banquier promenait un regard étonné sur le propre, mais bien pauvre intérieur de cet homme qui, ayant eu la faculté de s'approprier 60,000 francs sans aucun risque, n'en avait pas eu l'idée un seul instant, et qui trouvait tout naturel l'acte d'honnêteté qu'il avait accompli.

Joris vit l'interrogation muette que contenait le regard du banquier :

— Oui, pendant dix-huit ans, j'ai occupé une brillante situation dans la maison X... J'avais l'espoir d'y rester encore longtemps, quand un jeune homme, leur parent, est venu prendre la place que j'occupais.

Je me trouvais sans place, quand, encore, une maladie de ma femme et de mon enfant vint aggraver ma situation. Depuis, je cherche en vain un emploi.

— Eh bien ! lui dit M. Bartens, je suis enchanté que vous connaissiez les affaires, et voici ce que j'ai à vous proposer. Le caissier principal de ma maison de banque est mort depuis quelque temps, et je n'ai pu trouver jusqu'ici quelqu'un en qui j'aie confiance pour le remplacer.

Voulez-vous accepter cet emploi ? Vos appointements seront de 10,000 francs par an, et, en votre qualité de caissier, vous voudrez bien verser à M. Joris deux mois d'appointements, ajouta-t-il en souriant.

Et, devant l'ahurissement de Joris et de sa femme, il dit encore :

— Oh ! ne croyez pas que j'entende vous faire un cadeau. Je compte au contraire vous demander beaucoup de travail. Allons, n'est-ce pas, c'est entendu. Je vous attends demain.

Et maintenant, si vous passez devant la devanture, où tant de banknotes, tant de billets de toutes les formes et de toutes les couleurs, où tant de pièces d'or aux différentes effigies sont entassées à profusion, ne soyez pas étonnés de voir inscrit sur la porte d'entrée : Banque Bartens et Joris.

VEER DE VERE.

**CÀ ET LÀ**

**AUX JEUNES PERSONNES QUI SOUFFRENT DE LA CHALEUR**

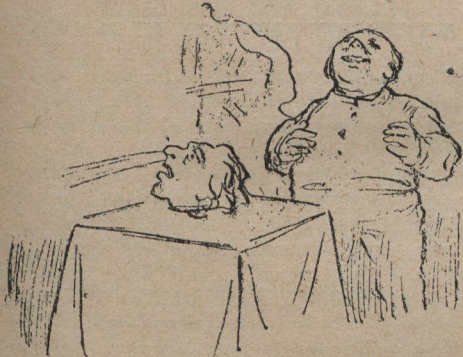
Les beautés infortunées que la température de juillet rend violettes, et que la sueur irrigue, doivent immédiatement émigrer aux Etats-Unis. Ce pays incomparable a trouvé, pour elles, des emplois d'été. Un des plus agréables est celui de mannequin-réclame pour les waterproofs, imperméables. Un confrère nous en décrit les avantages :

"Dans une vitrine, une jeune fille paraît en souriant. Elle est vêtue d'une robe de soie, toilette fragile et parée de fanfreluches. Les badauds restent à béer devant elle. On jette, sur ses épaules, un manteau imperméable. Elle va se placer sous un appareil à douches qu'on débranche, et qui fait tomber sur elle une averse. L'orage fini, elle reparait, souriant toujours. Elle enlève le manteau qui a reçu la douche. La toilette de soie est intacte. Aussitôt, le public se précipite pour acheter des manteaux d'un effet aussi sûr. Telle est la contagion de l'exemple. Il n'est rien de si éloquent qu'un geste."

**LE DECAPITE ETERNUANT**

Tout le monde connaît le truc amusant du décapité parlant, qui consiste à déposer sur une table une tête coupée d'homme. A peine y est-elle que les lèvres s'agitent, les yeux remuent, et elle parle.

Or, en Angleterre, au théâtre de Bowery, on représentait tout récemment un grand mélodrame où un brigand est décapité. La tête est placée sur une table au milieu de la scène, et recouverte



d'un voile. Dans une scène pathétique, ce voile est subitement enlevé et la tête apparaît, livide, baignée dans des flots de sang. Le dessous de la table est truqué, au moyen d'une glace, de telle sorte qu'on ne peut voir le corps de l'acteur qui passe sa tête par le trou pratiqué dans le bois. Un farceur avait vidé sur les cheveux de cet acteur, sans qu'il s'en aperçût, une forte quantité de tabac à priser. Au moment où le voile fut enlevé, le tabac, entraîné, tomba en cascades sur le nez du pseudo-décapité.

Ce dernier n'y tint pas, et il lança un éternuement formidable ; il essaya de se retenir, mais pas moyen, il éternuait sans pouvoir s'arrêter.

La situation, de dramatique qu'elle était, devenait comique. Les spectateurs qui, déjà, avaient commencé de pleurer, partirent tous d'un rire inextinguible ; les acteurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de se tordre...

Le scandale était tel que l'on dut baisser le rideau, et tout le monde, se tenant les côtes, quitta la salle sur-le-champ, ne regrettant pas le "mélo" interrompu par l'éternuement si cocasse du décapité.

**LA BONNE GARANTIE**

Les jeunes personnes ne craindront plus de coiffer sainte Catherine, aux Etats-Unis.

En effet, une compagnie d'assurance, enregistrée à New-York, les garantit contre les risques de rester vieilles filles. Moyennant une légère redevance, elle leur verse, si elles ne sont pas mariées à trente ans, une rente viagère. Dans le cas où elles convoleraient en justes noces, après cet âge, la compagnie transforme la rente en un petit capital... qui n'est pas sans séduire les époux.

**UNE SCENE CONJUGALE**

Une jeune femme essayait d'attendrir l'invulnérable coeur de son mari, un savant professeur, en fondant en larmes. Malheureusement, elle n'y réussit guère.

—Voyons, observa ce mari impitoyable, les larmes ne sont bonnes à rien. Je les ai analysées chimiquement. Elles se composent d'un peu de phosphate de chaux, de chlorure de sodium, vulgairement appelé sel, et de beaucoup d'eau pure.

—Cela se peut ; mais quelle est celle, je vous prie, dont les larmes ont servi à vos expériences ?

**UN JEUNE MENAGE**

En Roumanie, on a l'habitude de se marier très tôt. Souvent les jeunes épouses ne songent pas aux conséquences que peuvent avoir ces unions prématurées. Témoin l'histoire que nous allons raconter.

Il y a quelque temps, un élève du lycée de Carol, à Crajova (Roumanie), se mariait avec une jeune fille âgée de 15 ans. Leur âge tant égal, et toutes les formalités nécessaires ayant été accomplies, le maire unit les jeunes gens sans difficulté. La semaine suivante, le jeune époux dut réintégrer son lycée. Mais le recteur, considérant que cet élève avait, en se mariant, contrevenu aux règlements de son établissement, le pria de rester chez lui. Mais le nouveau marié ne l'entend pas de cette oreille-là. Il tient à terminer ses études, qui doivent lui ouvrir une brillante carrière, et il s'en va tout tranquillement, soumettre son cas au ministre de l'instruction publique. Celui-ci a pris fait et cause pour le lycéen, et a rendu l'arrêté suivant :

"Considérant que le mariage n'est pas une chose immorale, et qu'il n'existe ni article de loi, ni règlement pédagogique qui l'interdise aux élèves, j'ordonne la réintégration de cet élève dans son lycée."

Il paraît que le recteur a plutôt fait la tête, mais le jeune ménage s'est déclaré bien heureux. Pourvu que cela dure !

**L'ODORAT DU SAUMON**

On est très injuste envers les poissons, nous disait un jour un savant naturaliste, qui est en même temps un ardent chevalier de la ligne, fort observateur de la gent des rivières. L'expression "bête comme un poisson" est tout à fait erronée. Il n'est pas, après le renard, une créature plus rusée que le saumon. La vue, l'ouïe, l'odorat sont chez lui particulièrement sensibles. Autrefois, les pêcheurs enduisaient les ailettes qui leur servaient d'appât de certaines huiles dont le relent attire le saumon. On a vu des saumons, restés aveugles à la suite d'une bataille avec quelque congénère, trouver leur nourriture, guidés par leur seul odorat. Moi-même, ajouta le naturaliste, je parfume les vers de ma ligne avec des baies de lierre, et je suis sûr de voir le saumon accourir.

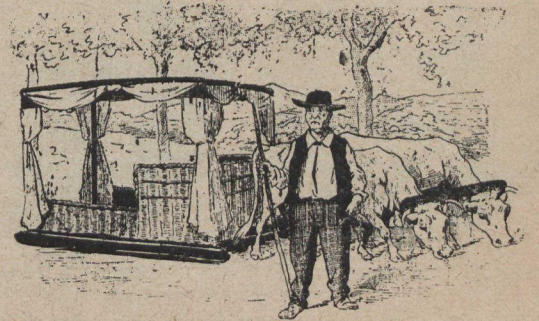
**UNE JEUNE FILLE DONT LA PEAU CHANGE DE COULEUR**

Le grand montreur de phénomène, Barnum, n'a jamais montré un phénomène pareil à celui de Mlle Marga Cerbu, une jeune fille roumaine, dont la peau change de couleur. Les savants ne savent pas comment expliquer cette particularité. Le caméléon reflète les couleurs qui l'entourent. Mais ce n'est pas le cas de Mlle Cerbu, qui change de couleur de peau, pour ainsi dire par elle-même. En effet, si la jeune fille en question se met en colère, sa peau devient plus noire que celle d'une négresse. Quand Mlle Cerbu éprouve de la joie, sa peau prend des tons roses ; plus la joie est grande, plus le rose est vif. La peur se traduit chez elle par une couleur violacée.

Ce qui est plus curieux encore, c'est que ces changements de tons ne sont pas généraux sur tout le corps et peuvent se produire seulement à l'endroit où se trouve la source de l'impression. Ainsi, tandis que la face de Mlle Cerbu est d'un brun chaud et transparent, le bras peut devenir violet si vous avez fait le simulacre de le frapper ; ce peut être le cou, la main, le torse qui se singularisent ainsi. Toutes ces variations de couleurs sont éminemment bizarres, et intriguent les physiologistes. Ce que l'on sait, c'est que cette particularité s'est produite depuis un certain jour où Mlle Cerbu a manqué se noyer. Pendant le sommeil, la peau reste toujours à l'état naturel, c'est-à-dire brun doré. On demande une explication scientifique de ce phénomène.

**LES FIACRES A MADERE**

Le dessin que vous avez sous les yeux représente un fiacre, un fiacre assez bizarre, n'est-ce pas ? C'est à Funchal, capitale de l'île de Madère, qu'a été pris ce croquis. On ne connaît guère là-bas nos voitures à roues. Les routes sont si accidentées que les véhicules, pour pou-



voir circuler, sont montés sur patins, comme des traîneaux. L'attelage est composé de boeufs, et le cocher, une gaulle à la main, conduit son fiacre en marchant à côté.

—Mais, direz-vous, on ne doit pas avancer bien vite avec un semblable équipage ? Autant aller à pied.

—Evidemment, on peut sans peine lutter de vitesse avec les voitures du Funchal, mais la chaleur dans ce pays est souvent si accablante que les habitants préfèrent encore la lenteur excessive de ce transport à la marche pénible en plein soleil, par des températures très élevées.

**L'ORDRE DE L'ANNEAU D'OR**

Une aventure bien plaisante est arrivée à M. Enderson, un fonctionnaire américain.

Il avait eu occasion de rendre service à un petit souverain d'Afrique, qui était venu passer quelques jours à New-York.

Le roi noir l'en remercia en lui remettant dans un bel érin la décoration de son pays. Cette décoration consistait en un riche anneau d'or rehaussé de pierreries.

Avant son départ d'Amérique, le monarque nègre offrit à ses concitoyens résidant aux Etats-Unis une soirée dansante. Il n'invita que des nègres et comme seul blanc, Enderson, en sa qualité de membre de l'Ordre de l'Anneau d'or.

Le fonctionnaire américain accepta l'invitation, mais, un peu embarrassé au sujet de sa décoration, il alla consulter un confrère.

—Je suis invité à ce bal nègre, dit-il, et pour ne pas offenser mon hôte royal, je voudrais arborer sa décoration, mais j'ignore comment elle se porte.

—Ma foi, répondit le confrère, je l'ignore aussi, mais, à votre place, j'emporterais la décoration sans la mettre. Il y aura là d'autres membres de l'Ordre. Vous verrez comment ils la portent, et vous la mettrez de la même façon avant d'entrer dans la salle.

Enderson trouva bon ce conseil. Il se rendit donc au bal en emportant l'anneau. Arrivé dans l'antichambre de la salle, où l'on dansait déjà, il jeta un coup d'oeil à l'intérieur. Mais quelle ne fut pas sa surprise, son épouvante même, en constatant que ceux des invités qui, comme lui,



étaient décorés, portaient tous l'anneau "dans le nez". Enderson resta frappé de stupeur, et un instant après il prenait ses jambes à son cou et se sauvait comme un cerf poursuivi par des chasseurs.

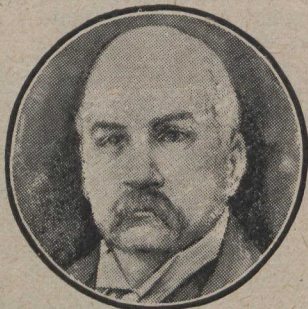
Je doute qu'il se décide jamais à porter sa belle décoration.

## AU PAYS DES ARCHI-MILLIONNAIRES

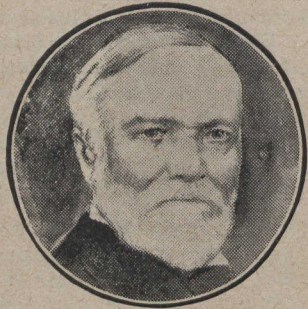
## LES RICHISSIMES YANKEES ESCOMPTANT L'AVENIR



J. PIERPONT MORGAN, Jr



J. PIERPONT MORGAN



ANDREW CARNEGIE



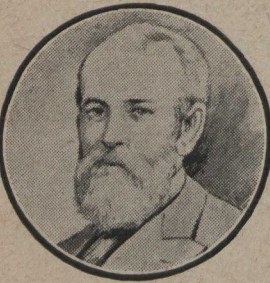
JOHN D. ROCKEFELLER



GEORGE J. GOULD



W. K. VANDERBILT



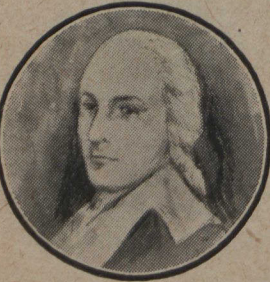
JAY GOULD



WALDORF ASTOR, Jr.



John D. Rockefeller, Jr.



JOHN JACOB ASTOR

Dans un discours récemment prononcé en Angleterre, Andrew Carnegie, le célèbre archi-millionnaire américain, a affirmé qu'aux Etats-Unis, les plus riches successions s'anéantissent avant d'avoir atteint la quatrième génération.

Cependant, une enquête minutieuse démontre que telle assertion n'est pas fondée, mais qu'au contraire, aucune famille millionnaire des Etats-Unis n'est encore déchue jusqu'à la pauvreté. Voici d'ailleurs des détails précis relatifs à ce sujet.

## LA SUCCESSION VANDERBILT

Chauncey-M. Depew a vu cinq générations de Vanderbilt : le commodore, William-H., Cornelius, Alfred, Gwynne et le plus jeune. Il n'y a point de loi qui défend aux millionnaires de léguer leurs biens à leurs fils aînés, et rien ne les empêche de le faire.

De nos jours, le droit d'aînesse est plus reconnu qu'autrefois, et l'unique crainte de voir dissiper les patrimoines de famille par une multitude d'héritiers fait que les hommes très riches lèguent presque tous leurs biens à leur fils aîné, se contentant de donner un maigre million à chacun de leurs autres enfants.

La seule exception, qui confirme la règle, fut le cas de feu Cornelius Vanderbilt, qui donna la majeure partie de ses \$72,000,000 à Alfred-Gwynne, son second fils. Tout le monde sait que le fils aîné avait désobéi à son père dans le choix de son mariage, et qu'il en fut ainsi puni. S'il eut voulu, le jeune Cornelius aurait reçu les \$45,000,000 dont Alfred a hérité et serait devenu ainsi que du chemin de fer New-York Central.

La nature elle-même semble favoriser la politique qui consiste à con-

centrer les grosses fortunes américaines dans les mains d'un seul héritier. En effet, plusieurs des plus riches Yankees de notre époque n'ont qu'un seul fils, bien que souvent ils aient plusieurs filles. Dans certains cas, la mort a fait disparaître le premier ou le second fils, ne laissant qu'un héritier.

Si la concentration des biens continue à s'effectuer dans la proportion d'aujourd'hui, en cinquante ans, cinquante familles posséderont plus de la moitié des Etats-Unis, et longtemps avant cette période aura paru le premier billionnaire. Si John-D. Rockefeller, jr., vit et exécute les plans tracés par son père, il gagnera probablement la course au milliard.

## LA SUCCESSION JOHN-D. ROCKEFELLER

La richesse de Rockefeller est maintenant évaluée à \$400,000,000. Le principal rival du Roi du Pétrole a été le Roi de l'Acier, Carnegie, dont les biens se sont déjà élevés à \$300,000,000. Mais Carnegie, n'ayant pas de fils, ayant une seule petite fille, a cru bon de donner déjà le tiers de ses biens. Ses amis intimes s'accordent à dire qu'il eut agi autrement s'il eut eu un fils capable de porter le nom dont le Roi de l'Acier est si fier.

John-D. Rockefeller s'applique à dresser son fils pour le rendre capable d'administrer le Trust du Standard Oil, après la mort des parents.

Quant aux filles de Rockefeller, elles ne seront pas complètement oubliées, puisqu'elles recevront quelques millions, chacune. Elles sont d'ailleurs avantageusement mariées, elles sont fières de leur père et approuvent son plan de perpétuer son nom de multi-millionnaire.

John-D. Rockefeller, jr., n'a jamais été trop choyé par son père. Au collège, il ne dépensait pas plus d'argent que les fils des commis de son père, et il devint lui-même commis. Tant qu'il ne se fût pas révélé digne de son père en matière de finances, il ne toucha strictement qu'un maigre salaire mensuel, et s'il dépensait plus que le montant de son salaire, il pouvait emprunter de l'argent de son père, au taux de 6 par cent. Le principal et l'intérêt de la dette étaient déduits de son salaire du mois suivant. Bon garçon, le fils se soumit toujours à la volonté de son père.

## LES RICHESSES DES ASTOR

La famille Astor est l'une des plus anciennes familles millionnaires des Etats-Unis. Les chefs des deux branches de la famille — William Waldorf et John Jacob — possèdent en immeubles à New-York, le premier \$150,000,000, le second, \$125,000,000.

L'héritier de William-Waldorf Astor porte le nom de son père, et il est âgé de 24 ans. Après lui viennent Pauline et John Jacob.

Du côté américain de la famille, John Jacob n'a qu'un fils, William-Vincent Astor, actuellement âgé de onze ans. Puis viennent deux fillettes, mais les futurs Astor sont William-W. et William-V., et ils posséderont ensemble \$175,000,000 de biens-fonds.

## LA SUCCESSION GOULD

Jay Gould s'est proposé dans son testament de garder ses biens dans sa famille, et il a réussi. Son fils aîné, George-J. Gould, a augmenté de \$50,000,000 l'héritage de \$100,000,000 qui lui avait été confié en 1892. Comme chef de la famille, il

possède personnellement \$70,000,000, et il règle en dernier ressort toutes les questions financières relatives à la succession. Inutile d'ajouter qu'il a le talent requis pour administrer ses millions.

## LES SUCCESSIONS WHITNEY ET JAMES-J. HILL

William-C. Whitney n'a pas attendu jusqu'à sa mort pour confier l'administration de ses \$40,000,000 à son fils, Harry-Payne Whitney.

Dès que M. Whitney annonça qu'il se retirait des affaires, il ajouta que son fils serait son successeur. Bien qu'il suive de près les affaires de sa succession, il en a virtuellement confié la gérance à l'un de ses fils.

James-J. Hill a trois fils, et il possède une fortune de \$75,000,000. Son fils aîné, James-N. Hill, est désigné comme le futur conservateur de la succession. Ce jeune homme est maintenant le président du Spokane Falls and Northern Railroad.

## LES SUCCESSIONS MORGAN ET MACKAY

John-Pierpont Morgan est de tous les millionnaires celui dont la fortune est la plus incertaine, attendu que tous ses biens sont engagés dans des entreprises aléatoires. Nul, dans le monde, ne contrôle autant d'argent des autres. En effet, M. Morgan est un puissant facteur dans l'administration de \$4,000,000,000. Il a confié à son fils unique une grande partie de la gérance de ses affaires, et il l'a mis en société avec plusieurs associés pour administrer ses affaires de banque. La troisième génération est apparue en 1892, dans la personne de Junius-Spencer Morgan.

La mort a renversé les projets de John-W. Mackay, mais, heureusement que ce dernier avait un second fils, qui a su administrer habilement la succession de \$50,000,000 qui lui a été confiée. John-W. Mackay, jr., mourut avant son père, dans un accident de voiture, dont il fut victime il y a plusieurs années, à Paris. M. Mackay, sr., s'appliqua dès lors à faire de son fils, Clarence, un successeur digne de lui, et il semble avoir tout à fait réussi.

## WILLIAM ROCKEFELLER ET CLARK

La richesse de William Rockefeller est évaluée à \$75,000,000, bien modeste, il est vrai, si on la compare à celle de son frère, John-D. Elle vaut cependant la peine d'être conservée dans la famille, et le fils aîné, William-G. Rockefeller, en aura le contrôle en temps opportun.

Le sénateur William-A. Clark a acquis une fortune de \$100,000,000, grâce à son talent personnel, dans l'exploitation d'immenses mines. Son fils, William-A. Clark, jr., paraît digne de recueillir la lourde succession.

## LES SUCCESSIONS FLAGLER, SAGE ET AUTRES

Henry-M. Flagler possède aujourd'hui une fortune de \$100,000,000, mais il n'a pas encore d'héritier direct. La richesse de M. Russell Sage est à peu près la même que celle de M. Flagler. Sage lui-même n'a pas de fils qui puisse lui succéder.

Plusieurs autres familles de millionnaires conservent l'espoir de transmettre leurs biens à des fils capables de les faire fructifier.

Ainsi, Edward-R.-R. Green héritera des millions de Mme Hetty Green.

"Charlie" Gates est l'héritier de John-W. Gates.

"Dan"-R. Hanna est dans la confiance de son père, le sénateur Hanna.

Foxhall Keene conservera les millions de James-R. Keene.

Henry-B. Plant a fait un testament où il était stipulé que ses héritiers devront transmettre indivise toute sa fortune, de père en fils, pour trois générations au moins.

M. Plant mourut à New-York, le 23 juin 1899, laissant une succession de vingt millions de dollars. Après de vives instances judiciaires, madame Plant a réussi à faire casser le testament de son mari, attendu que la loi de l'Etat de New-York ne permet pas de telles stipulations. Madame Plant a définitivement partagé avec son fils unique toute la succession de son défunt mari. On a calculé que, d'ici à quatre-vingts ans, d'après le plan tracé par M. Plant, sa succession se serait accrue de \$300,000,000.

tournant vers le prince, il lui dit en se frappant le front du doigt :

—C'est du plomb, monseigneur, et non du fouet, qu'il faut pour dompter un soldat français.

Le colonel Murray, neveu du premier gouverneur anglais du Canada, acheta, sur les bords de la rivière Saint-Charles, un petit cottage, auquel il donna le nom de "Sans Bruit". Possession prise des lieux, il écrivit lui-même aux messieurs F..., marchands forains, demeurant à la basse-ville de Québec, une lettre à peu près ainsi conçue :

"Messieurs,

"Vous m'enverrez, aussitôt que faire se pourra, les effets suivants, savoir : (Ci-suit une longue liste de tout ce dont le colonel avait besoin.)

"Je suis, etc.,

"(Signé)

MURRAY,

"Sans Bruit", 1er juin, 17—."

—En voilà une idée, celle-là ! dit un des associés, après avoir lu la lettre : le colonel nous prend-il pour des contrebandiers, qu'il nous recommande de lui envoyer les effets dont il a besoin, sans bruit, à la sourdine ?

—Bah ! dit l'autre, après avoir aussi pris communication de l'épître, ces Anglais sont si excentriques que rien ne me surprend de leur part. Nous mettons, en hiver, nos bas de laine dans nos souliers, et ils les mettent par-dessus. Nous mettons nos gilets sous nos habits, et eux les mettent par-dessus. Après tout, ce n'est pas notre affaire : le colonel est une bonne pratique ; il faut le contenter. La nuit est heureusement sombre, je me charge de lui livrer les effets sans que personne n'en ait connaissance.

Il pouvait être une heure après minuit, lorsque monsieur F..., suivi de deux voitures chargées de marchandises, entra dans la cour de Sans Bruit. Le plus grand silence y régnait. Il commença par frapper discrètement à la porte du maître d'hôtel, et ensuite beaucoup plus fort, sans pouvoir réveiller ce respectable fonctionnaire, chargé du département de la cave, dans laquelle il avait, peut-être, puisé un profond sommeil. Mais un autre domestique, qui ne buvait probablement qu'au sucoir, c'est-à-dire les restes et ringues des verres et des bouteilles, finit par ouvrir une porte en demandant ce que l'on voulait :

—Ce sont les effets et marchandises que le colonel m'a demandés, dit monsieur F..., venez vite me montrer où je dois faire décharger les deux charrettes.

—Allez au diable ! fit le domestique en fermant la porte. Et il regagna aussitôt son lit.

Monsieur F... se mit à frapper de nouveau, et fit un tel tintamarre que le colonel Murray ouvrit une fenêtre et demanda si le feu était à la ville, ou s'il y avait une émeute parmi les Français.

—C'est moi, colonel, dit monsieur F..., qui vous apporte les effets et marchandises que vous m'avez demandés.

—Mais, reprit le colonel, il me semble que vous avez assez mal choisi votre temps que de les faire transporter ici pendant la nuit !

—Je n'ai fait, colonel, qu'exécuter vos ordres : il m'aurait été difficile de les transporter secrètement pendant le jour, tandis que, grâce à la nuit sombre et aux précautions que j'ai prises, je puis vous garantir que personne n'en a eu connaissance.

—Est-il fou ! pensa le colonel, ou bien est-ce une mauvaise plaisanterie de sa part !

—Moi, monsieur ! fit tout haut le colonel, commençant à perdre patience, je vous ai recommandé de m'envoyer secrètement les effets dont je vous ai envoyé un mémoire ? Allez vous coucher, mon cher monsieur F... ; vous en avez, je crois, grand besoin.

—Que j'aille me coucher ! répliqua monsieur F... stupéfait ; que j'aille me coucher ! Heureusement que j'ai dans ma poche votre lettre, dont voici les propres mots : "Vous m'enverrez les effets, etc., etc., sans bruit "le 1er juin" ; et sans bruit signifie secrètement, à la sourdine ; ou bien je ne comprends pas ma langue maternelle.

Murray poussa un immense éclat de rire ; et tout s'expliqua à la satisfaction du négociant et de sa pratique.

ACCROISSEMENT APPROXIMATIF DE ONZE FORTUNES EN CINQUANTE ANS

EN 1903		EN 1953	
Montant d'argent ayant cours aux Etats-Unis . . . . .	\$2,400,000,000	Population approximative . . . . .	2,000,000,000
Divisé parmi la population de 80,000,000 — par tête . . . . .	\$30	Montant d'argent en cours à \$30 par tête . . . . .	6,000,000,000
Multi-millionnaires . . . . .	Valeur en propriété	Succession . . . . .	Valeur en propriété
John-D. Rockefeller . . . . .	\$400,000,000	Rockefeller . . . . .	\$3,000,000,000
Andrew Carnegie . . . . .	300,000,000	Carnegie . . . . .	? ? ? ?
W.-W. Astor . . . . .	150,000,000	W.-W. Astor . . . . .	1,000,000,000
J.-J. Astor . . . . .	125,000,000	J.-J. Astor . . . . .	750,000,000
W.-K. Vanderbilt . . . . .	100,000,000	Vanderbilt . . . . .	750,000,000
H.-M. Flagler . . . . .	100,000,000	Flagler . . . . .	750,000,000
Russell Sage . . . . .	100,000,000	Russell Sage (trust) . . . . .	750,000,000
William-A. Clark . . . . .	100,000,000	William-A. Clark . . . . .	750,000,000
J.-J. Hill . . . . .	75,000,000	J.-J. Hill . . . . .	500,000,000
William Rockefeller . . . . .	75,000,000	William Rockefeller . . . . .	500,000,000
George Gould (contrôle) . . . . .	150,000,000	Gould . . . . .	1,000,000,000
Total . . . . .	\$1,675,000,000	Total . . . . .	\$9,750,000,000

LÉON XIII EST MORT !

Presque un siècle, à son front, éclatait radieux !  
Et les mondes émus, comme fait l'astronome,  
Fixaient l'astre de l'oeil et se disaient entre eux :  
Quelle invisible main protège donc cet homme ?

Car l'immortel trépied de ce lutteur vaillant  
Ne luisait pas ici, mais au ciel, où l'on aime  
A jamais, à toujours, le Père du croyant,  
Unique châtelain de la Cité suprême.

Les grands de la science et l'opulent penseur,  
Les rois et les consuls sentaient que quelque chose,  
Derrière l'horizon, soutenait la valeur  
Du chevalier Bayard de la plus noble cause.

Plus mystique que Dante, égal à Raphaël,  
Les peuples l'appelaient l'artiste incomparable.  
Il promulgua ses lois sur les marches du ciel,  
Et façonnait les coeurs à son moule adorable.

Courbé sur son bâton, au sein du Vatican,  
Il dictait à ses clercs, ployant sous son grand verbe,  
Des ordres, des appels au fougueux ouragan.  
Comme l'huile sa voix calmait le flot superbe !

Son auditoire à lui, sous les plafonds du ciel,  
C'étaient les légions des mondes catholiques,  
Saluant en sa voix le maître en Israël,  
Que chantait Salomon dans le roi des cantiques.

Tel autrefois Jésus, au prétoire infamant,  
On l'avait dépouillé des plus riches domaines,  
Des moindres libertés que l'on jette au manant :  
Et c'est avec douceur qu'il acceptait ces chaînes.

O frères dans le Christ, nous l'aurons, quelque jour,  
Ce fruit d'un rapt royal : beau ciel de la Romagne,  
Patrimoine sans dol, bien cher à notre amour,  
Que de sa noble main nous légua Charlemagne !

Privé de tout trésor égal à sa grandeur,  
Il ne possédait rien que l'humble ou riche obole  
Du modeste ouvrier, du riche en sa splendeur.  
Il n'avait que Dieu seul : son drapeau, son sym-  
[bole !

Suivant qu'il le voulut, la Vierge du Carmel,  
Gravit dans sa beauté la Ville aux sept collines,  
Ferma son doux regard et ses lèvres de miel,  
Emportant son grand coeur sous ses ailes divines.

Et lorsque le Prélat eut du marteau d'argent  
Frappé son front serein, constellé de lumières,  
En disant : il n'est plus !... un long frissonnement  
Passa des palais d'or aux plus humbles chau-  
[mières !

O mondes, pour ce deuil ne perdez point l'espoir.  
L'Eglise est là toujours ; sa vie est éternelle.  
C'est une pyramide, et chacun peut la voir !  
L'enfer, même, à son nom, s'incline devant elle.

Priez, frères, priez pour celui qui, demain,  
Reprenant le chaïnon des successeurs de Pierre,  
Tiendra, transfiguré, dans son auguste main,  
Les clefs d'or du Royaume où tout n'est que lu-  
[mière !

PHILEAS HUOT.

Saint-Roch de Québec, 21 juillet 1903.

ANECDOTES CANADIENNES

Le duc de Kent estimait beaucoup un soldat de son régiment, nommé Rose ou LaRose. C'était un Français, dont il connaissait la bravoure à toute épreuve. Mais le sieur La Rose, ne prisant guère la discipline anglaise à laquelle il était soumis, prit un jour la clef des champs. Ce fut le duc de Kent lui-même qui l'arrêta à la Pointe-aux-Trembles. Le déserteur était à table, lorsque le prince, accompagné d'une escorte, le surprit.

—Vous êtes heureux, monseigneur, dit LaRose, que je sois sans armes, car je prends le ciel à témoin que, si j'avais un pistolet, je vous flambrerais la cervelle.

LaRose fut condamné à recevoir neuf cent quatre-vingt-dix coups de fouet, le maximum alloué par le code militaire anglais, Mutiny Act. Il subit le supplice atroce, sans sourciller, repoussa avec dédain ceux qui voulaient l'aider à mettre ses habits après cet horrible châtement, et, se

## RÉCRÉATION EN FAMILLE

## QUELQUES JEUX POUR LES JOURNÉES PLUVIEUSES A LA CAMPAGNE

## LA DEPECHE

Tous les joueurs étant installés autour d'une table et munis d'un crayon et d'une feuille de papier, on choisit un mot dont chacune des lettres devra être la lettre initiale des mots composant une dépêche... autant que possible amusante, tout au moins compréhensible et sans faute d'orthographe. (L'ordre des lettres doit être respecté).

Exemple : soit le mot "Lampe". On peut écrire : "L"utteral "A" "M"ort "P"our "E"lle. Ou "Rampe" : "R"estons "A" "M"arseille. "P"rière "E"crire.

Quand chacun des joueurs a écrit son télégramme, l'a plié et remis dans une corbeille disposée à cet effet, une personne se charge de lire tout haut les réponses, et un prix est donné à celle que la majorité des voix désigne comme la meilleure. Alors, seulement, l'auteur se réjouit, et jouit de son triomphe.

## RESSEMBLANCES ET DISSEMBLANCES

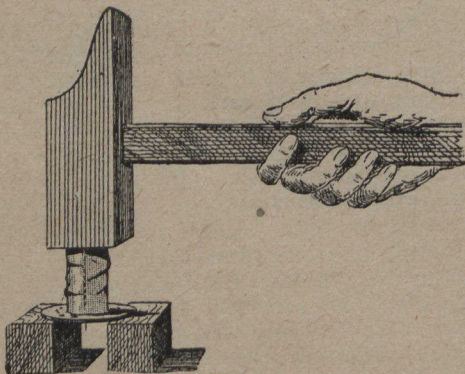
Chacun des joueurs doit inscrire, sur la feuille de papier qui lui a été donnée à cet effet, le nom d'un objet quelconque, à son choix, puis replier sa feuille de telle façon qu'on ne puisse lire ce qu'il a écrit et la remettre dans la corbeille, où la personne qui conduit le jeu mêle bien toutes les feuilles et les distribue de nouveau aux joueurs. Ceux-ci doivent, cette fois, écrire le nom d'une personne connue du reste de la société, puis faire un nouveau pli dans la hauteur de la feuille pour cacher cette deuxième ligne, et la remettre dans la corbeille. Nouveau mélange, nouvelle distribution. Alors, chaque joueur déplie le papier, lit les deux noms, et doit trouver, entre la personne et l'objet, une ressemblance qu'il écrit à la suite des noms ; puis, il replie la feuille et la rend. Remélange, redistribution, et c'est, cette fois, une dissemblance qu'il s'agit de trouver. Enfin, lecture générale des réponses est faite par la personne qui dirige le jeu.

## PERCER UN SOU AVEC UNE AIGUILLE

Le problème qui consiste à percer un sou avec une aiguille peut paraître insoluble au premier abord. Il le serait, en effet, étant données d'un côté la flexibilité de l'acier, de l'autre la facilité avec laquelle il se brise, si l'on voulait enfoncer l'aiguille dans le sou comme on enfoncerait un clou dans un morceau de bois.

Infailiblement on casserait, en agissant ainsi, l'aiguille du premier coup, et le même insuccès se renouvelerait à chaque tentative. Le problème n'est pas insoluble, pourtant, et voici, d'après le "Chercheur", comment vous arriverez au résultat désiré.

Enfonchez l'aiguille dans un bouchon de même hauteur qu'elle, de façon que la tête se trouve exactement au niveau de la partie supérieure du bouchon et que la pointe affleure le sou. Placez ce dernier sur deux supports, comme l'indique la figure, ou mieux, sur un écrou, ou tout autre objet évidé en son milieu. Mettez le bouchon sur le sou. Ceci préparé, prenez un marteau solide et d'un certain poids (les marteaux de serrurier conviennent parfaitement) et frappez un coup sec et énergique aussi normalement que possible sur le bouchon. L'aiguille traversera le sou et s'y encas-



trera si solidement qu'il sera à peu près impossible de l'en retirer.

Cette expérience réussit fort bien. Nous de-

vons avouer, pourtant, qu'on ne la réussit généralement d'une façon parfaite qu'au bout de quelques essais, et ceci tient évidemment, soit à ce qu'on hésite à frapper assez fort, soit à ce que le coup n'ait pas porté exactement dans l'axe de l'aiguille. Cependant, nous pouvons affirmer qu'on arrive toujours au succès et, pour notre part, nous possédons une pièce percée de cette façon par une aiguille très fine qu'il nous est impossible de dégager.

## LE VERRE ET LES TROIS BATONS

Ozanam, dans ses "Récréations mathématiques et physiques", au XVII<sup>e</sup> siècle, pose le problème suivant :

"Disposer trois bâtons sur un plan horizontal, en sorte que chacun s'appuie sur ce plan par l'une des extrémités, et que l'autre extrémité demeure élevée en l'air.

"Pour faire que trois bâtons se soutiennent les uns les autres élevés en l'air, lorsqu'ils sont appuyés chacun par un de leurs bouts sur une table,



quand même ils seraient chargés d'un poids, sans que jamais ils puissent tomber : inclinez sur cette table l'un des trois bâtons, en sorte qu'en s'appuyant sur la table par son extrémité, l'autre extrémité soit élevée en l'air. Mettez en travers, au-dessus de ce bâton, l'un des deux autres bâtons élevés pareillement en l'air par son extrémité. Enfin, disposez comme un triangle le troisième bâton, en sorte que, s'appuyant sur la table par l'une des extrémités, il passe au-dessus du premier et pose sur le second. Alors, ces trois bâtons se croisant de la sorte se soutiendront mutuellement et ne pourront tomber en les chargeant.

## LOGOGRIPE

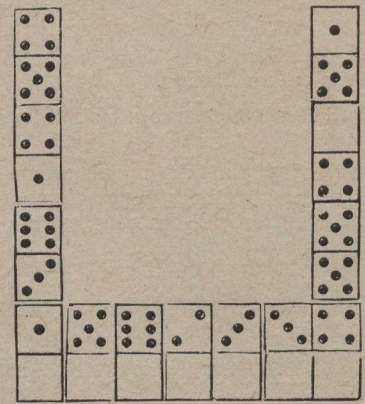
L'Un qu'ici je vous détermine,  
Plutôt mal que bien,  
A très souvent mauvaise mine,  
Mauvaise, oh combien !

Le Deux est un sillon que trace  
Le bon laboureur ;  
Je ne crois pas, ami Pancrace,  
Être dans l'erreur.

## MANIERE DE METAMORPHOSER UN VERRE A BOIRE EN MORCEAUX DE CARTES

Ce tour est extrêmement simple, et n'est réellement qu'une illusion d'optique. On se fait verser à boire : quand on a vidé son verre, on fait avec le bras un mouvement, comme si on laissait tomber le verre, et qu'on voulait le retenir ; on le laisse tomber entre ses genoux, ou dans sa serviette : on fait avec la même main un mouvement d'élan vers le ciel, comme si on y jetait le gobelet, et l'on jette vivement en l'air des fragments de cartes que l'on tient cachés entre ses doigts. Le spectateur, attentif à ce second mouvement, qu'il a cru être exécuté par l'escamoteur pour jeter le verre en l'air, et voyant descendre les morceaux de cartes, croit que le verre a été métamorphosé en ces morceaux.

## PROBLEME DE DOMINOS



Compléter le carré de manière qu'en additionnant les points des sept rangées horizontales, des sept rangées verticales et des deux diagonales, on obtienne toujours le même total : 24 points.

## PROBLEME

Le produit et la somme du nombre des musiciens et du nombre des demoiselles à marier vous donneront la population totale de mon pays, soit 1,445. Combien de musiciens et de filles à marier, étant donné que, dans cet heureux pays, il n'y a que 6 filles pour 1 musicien.

## SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 65

Anagramme. — Merci. — Crime.

Charade. — Do-mi-cil-e.

Logogriphe. — Présent, pente, Rats, Serpent, Spé, Serpe.

Enigme. — Lunette.

Le jeu de Dames : —

Blancs.		Noirs.
53 à 47		40 à 66
65	60	54 52
64	71	39 50
51	45	50 39
62	56	49 62
71	60	66 53
48	22	28 32
41	2	30 41
2	68 prend 9 et gagnent.	

Les Echecs : —

Blancs.	Noirs.
1 R 3 F	1 Ad libitum
2 F 4 R échec et mat.	

Le soldat. — Les huit morceaux réunis forment un troupière de l'armée française.





# POUR NOS LECTRICES

## COURRIER DE LA MODE

La mode d'accord avec le bon sens, voilà qui ne se voit pas tous les jours !

Et, cependant, nous assistons en ce moment à ce rare spectacle, car les encolures dégagées sont absolument de rigueur. Les cous fatigués, qui ne peuvent se montrer à nu, sont voilés par des cols montants, mais en dentelle ou entre-deux de guillemets, coupés par de petits rouleaux de velours, qui sont soutenus par d'imperceptibles baleines. C'est transparent et laisse voir la peau.

Plus de Médicis, plus de ruches, à moins qu'elles ne soient tout à fait rabattues, comme on peut les voir, en mousseline de soie. Les étoiles de plume ont remplacé les boas. Les épaules sont tombantes, et on porte volontiers l'écharpe, l'ancienne écharpe de nos grand-mères. Le dernier cri de la mode comme chapeau, est une forme dont un côté, parfois deux, est brusquement relevé de façon à dégager entièrement le profil. Ce n'est pas joli. C'est sec et raide. Une autre forme moins bien accueillie, se rabat d'arrière en avant, de façon à former deux formes, comme deux toits. Voilà la nouveauté. A côté de cela, les toques, les matelots, les canotiers, les marquis sont garnis très simplement, le plus simplement du monde, de trois petites touffes de fleurs, d'un velours étroit ou d'une plume lisse. Les pailles sont très légères. La voilette est très fine.

Le tulle presque invisible est semé de pois espacés, ressemblant à de petites mouches sur le visage.

Voulez-vous, pendant que le soleil darde ses brûlants rayons et rend la promenade impossible, employer les heures inoccupées ? Préparez de jolis Jupons. Voici une garniture charmante pour jupon habillé : Dans un tissu pékiné ou uni, on coupe douze lés de la grandeur d'un mouchoir de poche ; on les ourle séparément d'un étroit ruban de satin d'un ton différent et tranchant bien avec l'étoffe. On joint ensuite les mouchoirs pointe à pointe et on les donne à plisser à la mécanique, qui les rend en losanges effilés. On coupe ce volant dans sa largeur, ce qui donne deux volants de pointes, qui, posés en sens contraire, produisent une garniture charmante, nouvelle et originale. En pékin blanc et noir, bordé d'un satin vert, l'effet est ravissant. Très joli aussi en taffetas blanc, bordé d'orange. A volonté, on peut ajouter des entre-deux de dentelle, des petits plis ou des incrustations.

Dans le même ordre d'idée, on peut encore préparer des volants de mousseline brodée que l'on fixera à l'aide de quelques boutonnières sur les Jupons de taffetas.

Pour les dessus d'ombrelles, on utilise des morceaux de dentelle ou de guillemets les plus disparates, réunis par des entre-deux de dentelle, qui doivent se trouver en long sur les baleines. On remplit les intervalles des motifs employés, par un tulle ou une mousseline de soie, et on orne l'ombrelle d'un volant de dentelle ou de broderie.

Ne pas oublier que rabats et jabots sont très en faveur et complètent admirablement les toilettes d'été, notamment les robes de plumetis et de mousseline imprimée.

C'est donc parmi les anciennes dentelles qu'on trouvera ce qui est nécessaire pour cela. La confection en est facile.

Ces petites parures se composent d'un poignet d'encolure, de 1 pouce de haut environ, qui se

place sur le col de la chemisette ou du corsage et auquel se rattachent devant deux morceaux de batiste, finement plissés au fer. C'est à cette batiste qu'il convient de coudre une dentelle ancienne, Malines Valenciennes ou autre, pas trop haute.

## LE TEINT

La blonde, en général, a la peau du visage fine, souple, sèche, délicatement nuancée de tons laités ou rosés. La brune a le teint mat ou ambré.

Le teint mat, très blanc, transparent, pur, exquis, fait ressortir l'éclat des yeux, leur donne un charme infini.



ROBE EN TOILE BLEUE. — Jupe plissée, posée sur un fond de jupe en taffetas. Boléro plissé, orné d'une application d'Irlande. Col en linon plissé en travers à petits plis et bordé d'Irlande. Haute ceinture-corselet. Manche plissée sur le dessus ; le bas est froncé dans un poignet. Chapeau en paille orné d'une amazone.

ROBE EN VOILE BEIGE. — Jupe plissée sur un empiècement plat formant tablier. Corsage-bouffant décolleté sur un empiècement de mousseline de soie bouillonnée surmonté d'un col droit ; autour de l'empiècement, est posée une bande de taffetas brodé formant des anneaux. Même garniture aux manches ; ces dernières, très amples au coude, sont serrées dans un poignet de mousseline de soie bouillonnée. Chapeau en paille bordé de velours et orné de plumes.

Le teint ambré est plus ou moins accentué ; souvent il est mêlé de tons généreux, qui évoquent l'aspect d'une belle rose d'été en plein épanouissement.

Rarement la femme est contente des dons qui lui furent accordés par la nature. Celles qui sont pâles désirent des couleurs vives. Celles, au contraire, qui ont les pommettes semblables à des pêches bien mûres, veloutées par le soleil, envient la pâleur, le teint mat.

Ce qu'il y a de plus terrible, c'est que les unes et les autres s'imaginent qu'elles pourront changer la nature de leur teint : pour arriver à obtenir ce résultat, elles se livrent à d'absurdes et dangereuses pratiques.

Elles se condamnent à des privations, qui amèneront souvent l'anémie, la chlorose, la neurasthénie.

Elles absorbent des drogues atroces ; elles boivent des vinaigres, des compositions étranges,

dont les formules leur furent livrées par des amis, et qui, souvent, sont de véritables poisons.

J'ai connu une jeune fille qui, pour avoir le teint pâle, avalait tous les jours de la craie pulvérisée, en proportions énormes. Elle ne parvint à gagner qu'une affection de l'estomac qui la fit souffrir cruellement durant de longues années.

Ce n'est qu'avec le temps, des soins de chaque jour, des produits de toilette de premier ordre, et beaucoup de patience, qu'on améliore son teint, qu'on lui rend la fraîcheur perdue, l'éclat disparu, le charme, enfin, le précieux charme qui résume en lui seul toutes les autres qualités.

Dr RENEY.

## LA PART DU CORDON BLEU

### CUISSE DE DINDE AU MADERE

Otez les nerfs et les os d'une cuisse de dinde, ou d'une alle, si vous le préférez. Salez-la à l'intérieur, garnissez d'une farce composée de viande de porc, d'échalotes, poivre, sel et épices. Ramez la chair et la peau de la cuisse ; afin d'enfermer la farce, cousez et donnez une jolie forme à votre pièce. Faites-la cuire à la broche, ou dans une casserole couverte.

Préparez un jus, faites revenir du jambon plus un verre de madère. Garnissez votre jus d'olives et de riz d'agneau. Servez votre rôti entouré du jus et de sa garniture.

### POOR KNIGHT

Coupez dans une brioche de la veille, ou faite de mieux, dans du pain rassis, des morceaux auxquels vous donnerez telle forme que vous aimerez, et qui auront l'épaisseur d'un pouce. Mettez ces morceaux dans du lait sucré ; quand ils sont amollis, égouttez-les, puis faites-les dorer dans du beurre. Disposez la moitié des ronds ou des carrés sur un plat, recouvrez-les de confiture de pêches ou d'abricots, chacun, et par-dessus, remettez un autre morceau que vous aurez frotté de beurre. Lorsqu'ils seront tous recouverts, arrosez légèrement de kirsch, et saupoudrez de sucre.

### CREME DE FRAISES

Pour faire cette liqueur, prendre des fraises (des bois de préférence) fraîchement cueillies et mondées, 2 livres ; alcool à 850, 1 pinte ; sucre bien blanc, 3 livres ; eau, 3 chopines.

Ecraser les fraises, les placer dans un tamis, verser dessus le sucre et l'eau bien bouillants, et, peu à peu, en remuant, couvrir, et après refroidissement filtrer avec expression sur un tamis ; ajouter l'alcool et quelques gouttes de vinaigre ; boucher et filtrer quelques jours après.

Cette liqueur est d'un goût parfait. On use du même procédé pour les crèmes de framboises, de mûres et de cerises.

### CONFITURES DE CERISES

Après avoir enlevé les noyaux, prenez pour chaque livre de fruits trois-quarts de livre de sucre et faites cuire le tout à grand feu, en ayant soin d'enlever l'écume au fur et à mesure qu'elle se produira. Il est nécessaire que cette cuisson soit rapide, si l'on désire avoir de belles confitures. Une demi-heure à trois-quarts d'heure de cuisson sont suffisants. La cuisson terminée, la confiture est retirée, écumée et mise en pots. Dès qu'elle est refroidie, on répand dessus une légère couche de groseille framboisée, puis l'on applique sur la confiture de chaque pot un rond de papier trempé dans de bonne eau-de-vie. Ensuite, l'on couvre hermétiquement les pots avec du papier.

### UNE SIMPLE DOSE

Une dose de BAUME RHUMAL calme les accès de toux comme par enchantement.

# PAGE DE SAINT NICOLAS

## UN ACTE DE FRANCHISE

Quatre heures venaient de sonner. Les élèves sortant du lycée s'éparpillaient dans toutes les directions.

Les grands causaient avec animation ; les petits se poursuivaient en riant, et échangeaient plus d'une taloche.

Parmi ces derniers, un enfant de neuf ans s'échappa d'un groupe et vint coller sa petite figure à la vitrine d'un libraire. Là il ouvrit ses yeux bien grands, et resta en contemplation devant une boîte de couleurs qui garnissait la devanture du magasin.

Était-elle assez jolie, cette boîte, avec ses trente-deux couleurs ! car il y en avait trente-deux, Paul Nollin les avait bien souvent comptées depuis huit jours, en allant au lycée ou en revenant.

De plus, il y avait six godets pour délayer les couleurs, et au moins deux douzaines de pinceaux de toutes les grosseurs.

Au bout de cinq minutes de contemplation, Paul Nollin poussa un gros soupir et reprit le chemin de la maison.

Comme il en avait envie de cette boîte !

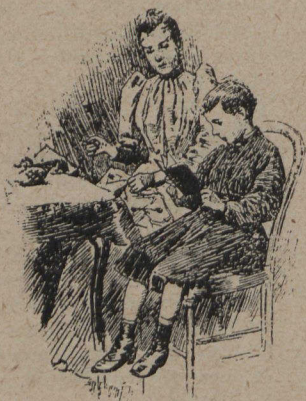
Eh bien, me direz-vous, il n'avait qu'à économiser l'argent nécessaire à l'achat de cette boîte, car, sans doute, ses parents lui payaient ses premières places et ses bonnes notes. — Ah ! voilà, certainement ! Mais Paul Nollin, qui était le meilleur petit garçon du monde, était aussi un peu paresseux, et sa bourse restait souvent à sec.

Paul savait bien que sa maman lui donnerait cette boîte pour sa fête, puisqu'il la désirait tant, mais il y avait encore quatre mois jusqu'à son anniversaire.

« Quatre mois, c'est long à attendre, se disait-il ; et puis, d'ici là elle sera certainement enlevée ; elle est si jolie qu'elle tentera d'autres petits garçons plus riches que moi. »

Cherchant dans sa tête par quels moyens il pourrait se la procurer, il arriva à la maison.

« Eh bien, lui dit son papa, au dîner, j'ai rencontré ton professeur, M. Dupré ; on compose demain donc en narration ? »



PAUL LUT TRANQUILLEMENT

« Oui, papa, et à cause de cela nous n'avons ce soir à préparer ni leçons, ni devoirs. »

« Ah ! et quelle place vas-tu encore me rapporter ? Écoute, si tu es dans les cinq premiers, je te donne la fameuse boîte de couleurs dont tu rêves depuis plusieurs jours. »

Les yeux de l'enfant brillèrent de joie. Ce n'était pas qu'il fût absolument certain de la gagner. Sur vingt-huit élèves, il était généralement dix-huitième ou vingtième ; mais, en s'appliquant bien, et avec un peu de chance, qui sait ?

Il embrassa son père.

« Je ferai de mon mieux, papa, je te le promets... pour te faire plaisir et pour avoir ma récompense. »

Après le dîner, on passa au salon. Mme Nollin ayant mal à la tête, Paul, comme un bon petit garçon qu'il était, resta tranquillement assis à

côté d'elle, au lieu de se livrer à ces jeux bruyants, qui l'auraient fatiguée.

Pour le récompenser, son papa lui prêta un livre où il y avait de jolies histoires. Il lut avec beaucoup de plaisir jusqu'au moment où il monta se coucher.

Le lendemain, en se rendant au lycée, nouveau coup d'oeil vers la boîte.

Lorsqu'on entra en classe, Paul attendit avec quelque angoisse le sujet de la composition.

M. Dupré commença à dicter le sommaire de la narration que les élèves devaient faire.

Paul leva la tête avec surprise ; il n'en croyait pas ses oreilles. C'était justement, parmi les histoires qu'il avait lues la veille, pendant la soirée, celle qui l'avait le plus intéressé et qu'il avait encore entièrement, dans ses moindres détails, présente à l'esprit.

Oh ! quelle joie ! il aurait sa boîte de couleurs ; car il se rappelait parfaitement les termes mêmes du livre, et il n'aurait qu'à les transcrire de mémoire. M. Dupré, qui lui reprochait toujours de ne pas savoir commencer et finir ses narrations ! comme il serait étonné, cette fois, d'une si bonne composition. Quel bonheur ! mais quel bonheur !

Tout à coup une pensée traversa son esprit : mes camarades ne l'ont pas lue, eux ! est-ce juste de profiter de cela ?... Non... Pourtant, ce n'est pas ma faute si M. Dupré a choisi précisément ce sujet-là ; cela aurait pu arriver aussi bien à un autre élève. Certainement, Paul ! Mais qu'aurait fait cet élève à ta place, s'il eût été loyal ? Il serait allé trouver le professeur pour lui expliquer la chose et lui demander de changer le sujet de la composition.

Au moment où il commençait à voir clair dans sa conscience, l'image de la boîte avec ses brillantes couleurs se dressa devant ses yeux. Elle était si jolie ! fallait-il donc laisser échapper l'unique occasion de l'obtenir ?

Et son père, avec quelle joie il verrait son petit garçon dans les premiers !... Mais lui, Paul, comment recevrait-il ses compliments et la récompense promise ?... en se disant au fond du coeur qu'il était un hypocrite.

Non, mille fois non ! il n'y avait pas à hésiter. D'un bond, il franchit son banc, afin de s'enlever tout prétexte de reculer encore, et, s'approchant de M. Dupré, il lui exposa la situation.

« C'est très bien ! mon enfant, lui dit le professeur ; je suis heureux de vous voir cette droiture de caractère, et pour vous prouver mon estime, je veux vous donner la main, comme à un homme. »

L'enfant, à ces paroles, se redressa plein de fierté, puis il regagna sa place, tandis que ses camarades disaient, avec d'énergiques hochements de tête :

« C'est très bien cela, c'est loyal ! Il est très franc, Nollin. »

Cependant, M. Dupré dicta un autre sommaire.

Le pauvre Paul, malgré tous ses efforts, eut, comme d'habitude, beaucoup de mal à trouver un début et une fin convenables. Il s'appliquait pourtant de tout son coeur ; mais quand on a longtemps négligé ses devoirs, ce n'est pas en une fois qu'on peut prendre la tête de sa classe. Pour y parvenir, il faut une application soutenue et constante.

En retournant chez lui, il revit la boîte de couleurs.

« Je ne l'aurai pas, se dit-il avec un léger soupir ; je ne serai certainement pas dans les cinq premiers ; mais je ne regrette pas d'avoir fait mon devoir. »

Et une grande joie inonda son coeur au souvenir des témoignages d'estime qu'il avait reçus.

« Eh bien, lui dit son père, lorsqu'il rentra, tu paraissais tout joyeux : as-tu donc gagné ta récompense ? »

« Non, père, pas encore cette fois ; mais j'ai travaillé de mon mieux, et j'espère bien arriver à te satisfaire. »

Par délicatesse, l'enfant ne dit rien de la petite scène dont il avait été le héros.

Le jour où l'on donna les places, il fut nommé douzième.

M. Dupré fit remarquer avec bonté qu'il y avait un progrès sensible, et il espérait bien, ajouta-t-il, que Nollin ne s'arrêterait pas en si bonne voie.

Paul rentrait tout joyeux de rapporter ces éloges à son père.

Lorsqu'il arriva, sa mère l'embrassa encore plus tendrement que de coutume, et son père lui tendit un paquet enveloppé de papier blanc.

« M. Dupré nous a tout raconté, mon cher Paul ; ta mère et moi, nous sommes fiers de notre enfant. Nous sommes bien heureux de voir que tu as assez d'honneur pour préférer le témoignage de ta conscience au plaisir de posséder un jouet ; le voilà, tu l'as bien mérité par ta droiture. »

— Oh ! merci, papa, s'écria l'enfant, tout joyeux ;



« OH ! MERCI, PAPA »

et encore, ajouta-t-il, si tu savais comme j'ai hésité avant d'aller trouver M. Dupré. Ma première pensée a été de profiter de ma lecture pour gagner la boîte de couleurs.

— Mais tu l'as repoussée, cette pensée, et c'est justement notre mérite de sortir victorieux de la lutte. Souviens-toi, mon fils, que la plus grande joie que nous puissions goûter sur la terre consiste dans l'estime de nos semblables et dans le sentiment du devoir accompli. »

Mme LEBOSSE-GIRARDIN.

## JEUX ET AMUSEMENTS

### ENIGME

Pointu, tenace et dur, et pourtant très honnête,  
Je n'entre jamais sans frapper ;  
Têtu comme un mulet, — vous pouvez en jurer, —  
Quand on me met sur pied, je marche sur la tête.

### LIGOGRIPE

Sur huit pieds je suis fleur précieuse et charmante,  
Et blanche et parfumée — Un pied de moins, je suis  
Celui qui vous protège, — une autre variante :  
Je suis ce dont un jour les arbres sont sortis —  
Encor : c'est cette créature —  
Déesse qu'on voit en sculpture, —  
Repas toujours renouvelé —  
Un fleuve qui coule en Afrique. —  
Une contrée asiatique —  
De la France un département,  
Et bien d'autres choses vraiment.

### MOTS SANS TÊTE

(Pour les tout Petits)

Mettre une voyelle, toujours la même, devant les mots suivants, pour en faire d'autres mots :  
Droit — rêne — jone — tour — mer — lice — mie  
— tout — loi — voir — dieu — chat — mas — ml  
— lors — bel — ne — le — miens — fin — man —  
me — Mende — mont — val — Rome — venue — vis.

### SOLUTIONS DES DERNIERS PROBLÈMES

Question drolatique. — C'est qu'on juge les crayons sur la mine et qu'on ne doit pas juger les personnes de même.

Reconstruction. — Condé. — Turenne. — Canina.

Charade. — Caniche.



**SAVON  
BABY'S OWN**

Prévient les irritations et maladies de peau qui font tant souffrir les enfants. Son emploi est des plus agréables.

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Verrues et Durillons**. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

**PLUS DE CORS AUX PIEDS**



—Comment ! tu vas faire une conférence contre l'alcool dans cet état-là ?...

—C'est pour bien montrer que je suis "plein de mon sujet..."



—Je vous ai fait appeler, docteur ; nous sommes très ennuyés ; mon gendre ne peut pas dormir, il voit des monstres toute la nuit !

—Mais pourquoi, diable, restez-vous dans sa chambre ?

**UN BON MARCHÉ VRAIMENT ECONOMIQUE**

Les Poudres Nervines de Mathieu, qui guérissent si bien les maux de tête et névralgies, ne coûtent que 25 centins pour 18 poudres. Qualité et prix y sont combinés.



**L'AUTEUR DRAMATIQUE.**—Ah ! mon cher directeur, vous tombez bien, j'allais chez vous. Je vous portais justement quelques bonnes comédies... bonnes, ô combien ! pour dames, militaires ou enfants... Vous en aurez sûrement pour tous les goûts.



—Satané brigand, va ! il a trouvé moyen de me coloyer ses grimoires. J'en ai plein les bras. Et il a le toupet de me dire qu'il y en a pour...



...tout l'égoût... Il ne s'est pas trompé de beaucoup à l'heure qu'il est...

**CHOSSES ET AUTRES**

—La circulation des billets de la Puissance du Canada est de \$37,917,296, dont \$10,877,643, en billets de \$5,000. La circulation a augmenté de 2 millions depuis le commencement de l'année fiscale.

**SURPRENANT**

Le **BAUME RHUMAL** fait disparaître les aigreurs de poitrine.

—Quand un enfant manque l'école, en Suisse, on le punit d'une amende, à moins qu'il ne soit malade. Dans ce cas, on envoie chez ses parents le médecin inspecteur, et si l'enfant n'est pas réellement malade, les parents sont eux-mêmes forcés de payer une amende. Voilà un moyen pratique pour empêcher l'école buissonnière.

—A une récente lecture donnée par M. Charles Rolland, ce dernier a conclu que l'énergie humaine développée par l'homme est moindre que celle de l'animal, la variété de la locomotion humaine étant moins remarquable que la locomotion animale. Les animaux, dit-il, volent, nagent, sautent, grimpent, etc., avec une facilité supérieure et inconnue à l'homme.

**LA FIN DU MONDE**

**LA VOIX DU POLE NORD**

**LA VOIX DU POLE SUD**

**Q.**  
**Où est la Compagnie de Prêt et d'Épargne ?**

**R.**  
**Dans l'Amérique du Nord, au Canada, Province de Québec, Montréal.**  
**20 RUE SAINT-ALEXIS**

**Est-elle éloignée ou non, personne ne le sait**

Mais ce que l'on sait parfaitement, c'est que les obligations à primes de la Cie de Prêt et d'Épargne se vendent comme par enchantement.

Avec \$1.00 seulement vous pouvez gagner \$5,000 en descendant. Le montant des primes est de \$12,500. Une seule piastre vous donne droit de prendre part à 12 distributions de primes.

Si vous ne décrochez pas de primes, vous ne perdez rien, puisque votre argent qui vous sera rendu porte 4 p.c. d'intérêt payable tous les six mois.

**SOYEZ ECONOMES !**

Déposez votre argent chez nous. Nous vous paierons 6 p.c. d'intérêt composé, capitalisé à tous les mois. Nous acceptons un dépôt même d'un sou et nous remettons en n'importe quel temps l'argent déposé ici.

**EN VOULEZ-VOUS DE L'ARGENT ?**

Nous en avons à vous prêter, et nous ne vous chargerons pas d'intérêt, vous nous rembourserez en moins de 20 ans et par petits paiements mensuels sans que vous vous en aperceviez.

Pour plus d'informations s'adresser à "La Compagnie de Prêt et d'Épargne," 20 RUE ST-ALEXIS, MONTREAL, Can.

**V. MORIN**, Notaire de la Cie. | **C. A. CHENEVERT, M.P.P.**, Président  
**PH. BEAUDOIN**, Notaire de la Compagnie | **A. MILLETTE**, Sec. et Gérant

**BUREAUX DES AGENTS** :—**ED. BROUILLETTE**, 113 rue Vitré. **P. AUCLAIR**, 1654 Notre-Dame. **T. V. EMBLEM**, 41 St-François-Xavier. **J. D. DELATRE**, 345 St-Laurent. **O. C. GUIMOND**, coin Labelle et Conte.

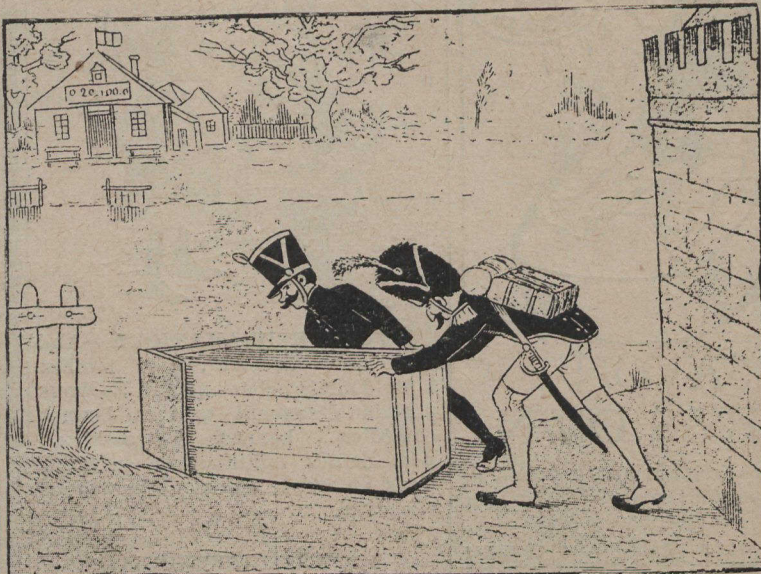
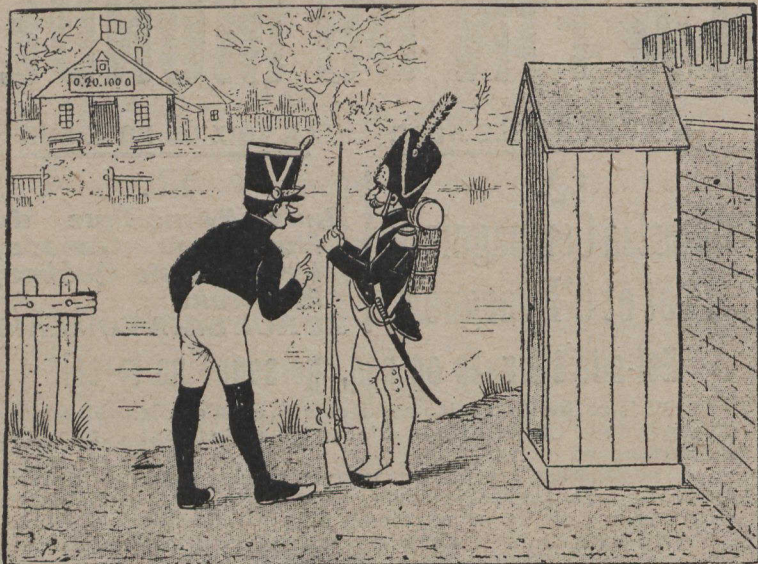
**VERRET & DROLET**, agents généraux, 104 rue St-Jean, Québec. **ED. ARPIN**, St-Jean, P. Q.—On demande des Agents dans toutes les parties du Canada.

—On a capturé, cette année, au delà de 230,000 phoques. On craint leur disparition avant peu d'années, si la chasse aux phoques continue sur ce pied.

**VIN DES CARMES**

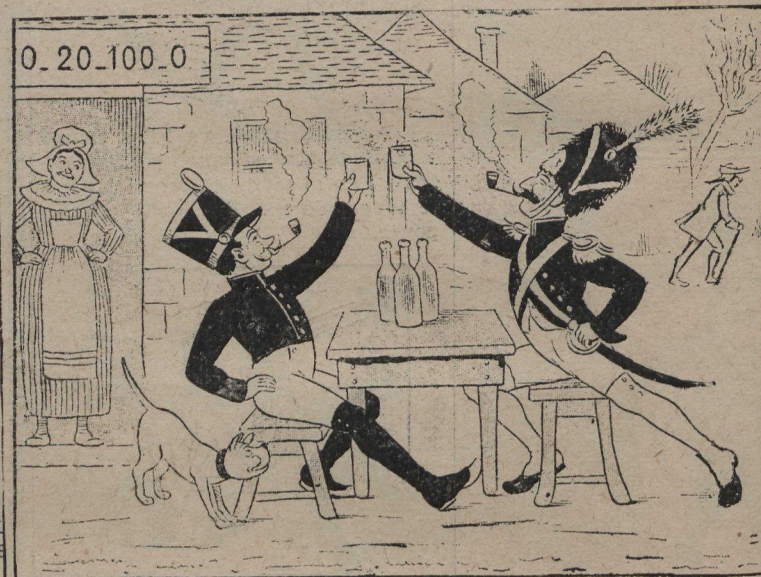
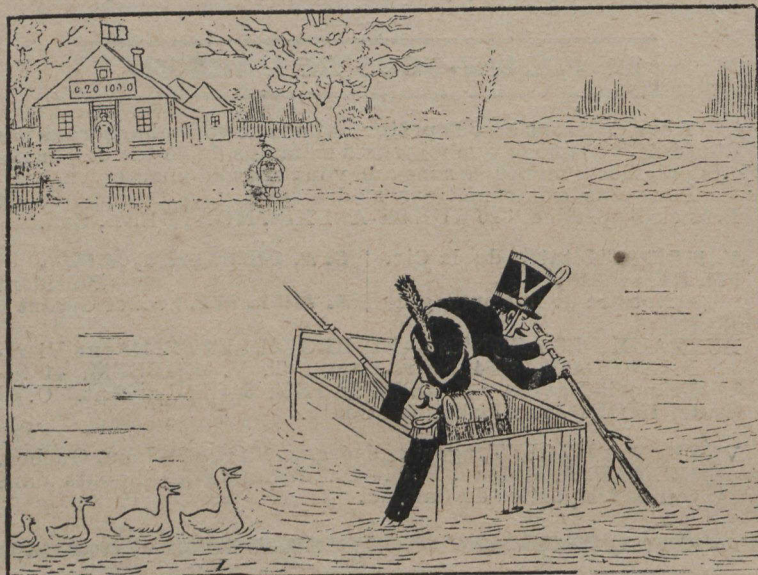
Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

UN MENSONGE



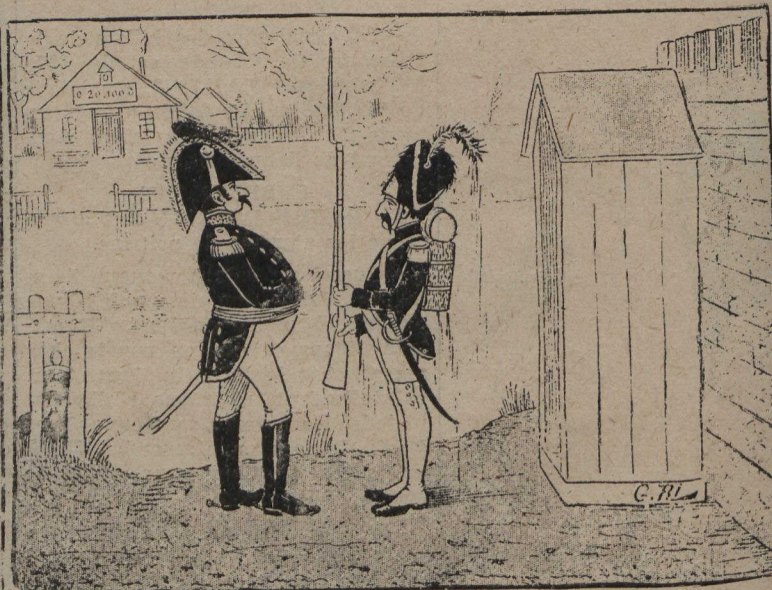
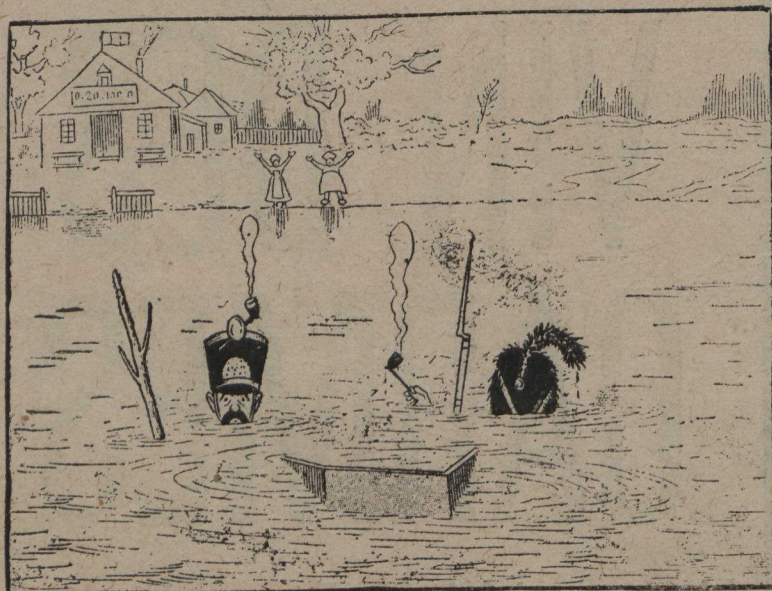
—Dis donc, camarade, il fait rudement soif, et, si on avait un bateau pour passer de l'autre côté, je paierais bien un verre !...

—Qu'à cela ne tienne : ma guérite pourra bien faire l'office.



Aussitôt dit, aussitôt fait, et nos gaillards voguent gaiement vers l'autre berge du "Vin sans eau"...

...où les rasades succédèrent aux rasades. Mais il fallut bientôt songer au retour, qui leur préparait de cruelles surprises !...



Au beau milieu de la rivière, la guérite, faisant eau de toutes parts, ne tarda pas à couler ; et nos amis, tout en mettant de l'eau dans leur vin, durent la remorquer jusqu'au rivage. Là, le factionnaire n'eut que le temps de reprendre son poste... quand survint un général, qui lui dit :

—Comment se fait-il, grenadier, que vous soyez ainsi trempé, puisque vous avez une guérite ?...  
 —Mon général, c'est que ma guérite fait eau de partout...  
 —C'est bon, répond le général, je vais mettre aux arrêts de rigueur l'officier chargé du matériel ! ! !...